

Freud et ses vieilles divinités dégoûtantes



Introduction

Une des difficultés à laquelle on se confronte lorsqu'on tente de saisir la « véritable » signification de la collection d'antiquités de Freud pour la compréhension de la psychanalyse tient paradoxalement à sa matérialité. Le caractère tangible, perceptible, des artefacts qui la composent -statuettes, vases, fragments, etc- lui confère d'autorité une sorte « d'évidence », une visibilité a priori qui devrait faire de la collection un objet moins évanescent et apparemment plus accessible que le corpus récalcitrant des textes freudiens où sont débattues les grandes questions spéculatives de doctrine et de méthode psychanalytiques.

Cette perspective se trouble passablement et durablement lorsqu'on constate que du vivant de Freud, cette collection qui comptait trois mille pièces dans les années 1930 et pas moins de deux mille lors de son exil à Londres en juin 1938, n'a jamais fait l'objet d'une seule publication par ses collaborateurs les plus proches, que ce soit dans les périodiques destinés à un cercle de lecteurs érudits ou des ouvrages pour un public plus large. C'est à peine si son existence est mentionnée en dehors des différentes correspondances.

Après la guerre, les cinq décennies qui ont suivi la mort de Freud, le 23 septembre 1939, voient surgir une quantité invraisemblable de textes consacrés à la vie et à l'œuvre de Freud.

Tous les détails de sa vie privée sont passés à la loupe, ses écrits théoriques décortiqués et proposés au public, mais là non plus, aucune publication significative sur la collection ne voit le jour. Occupant une place difficilement identifiable, elle continue à résister farouchement à tout passage au public et à toute transformation en savoir, du moins par les voies reconnues et académiques. Aussi étonnant que cela puisse paraître, la rhétorique psychanalytique, saturée de figures de discours et utilisant une langue imagée tirée de la biologie, de la géographie ou de la technique militaire finira par donner davantage de visibilité à un autre objet qui se soustrait habituellement à l'observation directe et qualifié par Freud de « hautement complexe » : la logique et la dynamique des processus inconscients avec leurs connexions cachées.

Les vrais grains de sable et les fausses perles de la collection.

Parmi les pionniers de la première génération qui rencontrèrent Freud au 19, Berggasse en 1899, dans son trois pièces du rez-de-chaussée, alors qu'il s'apprête à publier la *Traumdeutung*, nul ne pouvait pourtant ignorer qu'il avait commencé une petite collection d'antiquités soigneusement alignées sur sa table de travail...

Freud, dès 1908, déménage sa « *Praxiswohnung* » au premier étage. C'est également un trois pièces constitué d'une salle d'attente, un cabinet de consultation et un bureau qui renferme sa bibliothèque. Il reçoit ses différents visiteurs dans son bureau qui n'est accessible que par le cabinet de consultation.

Qu'il installât sa collection de plus en plus imposante exclusivement dans ces deux dernières pièces saturées de vitrines, d'étagères et de consoles jusqu'à la suffocation, (dont un petit assemblage qui restera définitivement sur la table de son bureau) cela ne pouvait échapper à personne et aurait dû logiquement éveiller la curiosité intellectuelle de ses contemporains sur les liens potentiels qu'elle entretenait avec la pratique freudienne et le travail d'élaboration théorique qui l'accompagne.

Il n'en fut rien. Aucune signification indexée à la genèse ou au développement de la psychanalyse ne lui fut officiellement assignée par les cercles viennois, londoniens ou américains. La collection restera cantonnée dans un domaine étrangement excentrique à la psychanalyse en contradiction totale avec la pratique même de Freud qui n'hésite pas à l'intégrer en plein cœur du transfert et de la cure sous couvert d'apports didactiques auprès de ses patients.

En effet, dès 1909, Freud publie son texte : *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle* dans une revue, *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen* ; dans un chapitre intitulé *Introduction à l'intelligence de la cure* on peut lire : « je lui [l'homme aux rats] explique brièvement les différences psychologiques qui existent entre le conscient et l'inconscient, l'usure que subit tout ce qui est conscient, tandis que l'inconscient reste relativement inaltérable, en lui montrant les antiquités qui se trouvent dans mon bureau. Ces objets proviennent de sépultures ; c'est grâce à l'ensevelissement que ces objets se sont conservés. Pompéi ne tombe en ruines que maintenant, depuis qu'elle est déterrée ».¹

On peut avancer quelques explications à l'absence d'investigations du vivant de Freud. D'une part, celui-ci n'a jamais écrit sur sa collection. Il avait apparemment décidé de ne pas analyser sa passion (*Leidenschaft*) de collectionneur qu'il comparait, dans une lettre à son médecin Max Schur, à son « intoxication » (*Sucht*) au tabac, laquelle devait favoriser l'apparition d'un cancer de la mâchoire. Il s'agit donc d'une affaire apparemment « personnelle », pour ne pas dire intime. C'est une collection privée (*Privatsammlung*) dont l'ordonnance, obéissant avant tout à une passion individuelle, est réfractaire, par définition, à une logique généralisante. D'autre part, ce qui constitue un argument plus probant, la collection échappe à une systématisation a minima qui permettrait l'ébauche d'une saisie car elle s'accroît lentement sur quarante ans, intégrant en permanence de nouveaux objets, souvent fortuits, dont on ne saisit pas le rapport à l'ensemble. Le caractère vivant de la collection ne tient pas à la réalisation d'un idéal de totalisation et d'universalité mais à l'introduction de nouvelles acquisitions qui reconfigurent l'ensemble et de façon toujours éphémère. On peut facilement s'imaginer à quel point un tel arrangement pouvait laisser perplexes des psychanalystes entièrement préoccupés d'asseoir les principes fondamentaux de la psychanalyse et l'universalité du complexe d'Œdipe.

Vers la fin de la 2^{ème} guerre et les années suivantes ce sont les anciens patients ou des anciens visiteurs qui, avec leurs souvenirs, leurs impressions, vont fabriquer après coup une collection imaginaire et investir un territoire contourné, inexploré par les chercheurs et les spécialistes de Freud. Ils témoigneront de la fascination qu'elle exerçait sur eux ou de leur scepticisme à son égard. En 1944, l'américaine Hilda Doolittle, plus connue sous son nom d'écrivain H.D publie son journal *Writing on the Wall* (réédité en 1956 sous le titre *Tribute to Freud*) où elle

¹S.Freud [1909], *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose* (Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : l'homme aux rats), in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F, 1954, p. 213.

relate son analyse avec Freud en 1933. Elle écrit : « je ne m'attendais pas à le trouver entouré de ces trésors, dans un musée, un temple ».² Autre témoignage, nettement moins emphatique : dans une biographie datée de 1951 le jazzman Spike Hugues rapporte une visite qu'aurait effectuée son beau-père Battscombe (Jack) Georges Gunn, égyptologue anglais renommé, lequel avait participé aux fouilles sur le site égyptien de Tell el Amarna en 1923. Il écrit : « il n'y a pas vraiment de raison de raconter cela, mais mon beau-père qui, jusqu'à sa mort en 1950, fut professeur d'égyptologie à Oxford, fut amené un jour à Vienne à contempler la collection d'antiquités égyptiennes de Freud. Celui-ci nourrissait une fierté touchante par rapport aux innombrables statuettes et scarabées qui ornaient sa table de travail et se fit souvent photographier avec eux. Jack, qui rendit une visite de courtoisie à Freud, jeta un œil sur la collection et avec tact changea de sujet ; presque tous les objets étaient des copies ».³

Ces deux descriptions au cœur de la même collection appellent un commentaire : la question de la contrefaçon /falsification en dit moins sur la qualité supposée des objets de la collection qu'elle ne reflète les préjugés des observateurs pris dans les rets de leur rapport à Freud : quasi vénération d'une patiente pour son analyste ou défiance d'un érudit à l'égard de Freud le scientifique.

Erica Davies, qui a largement contribué à l'identification des objets de la collection lorsqu'elle était conservatrice au musée Freud de Londres, fait remarquer avec beaucoup de pertinence que ces témoignages publiés, traduits en plusieurs langues et largement commentés (en ce qui concerne au moins HD) dans certains milieux universitaires transforment des opinions en faits.

« Avec le temps, de tels « faits », lorsqu'ils sont suffisamment répétés, prennent la patine de l'authentique, exactement comme le grain de sable dans l'huître qui, avec le temps, se transforme en perle ».⁴

Avec cette comparaison très délicate et imagée Erica Davies met le doigt sur une difficulté qui persistera jusque dans les années 1990, donc pratiquement un demi-siècle, dès qu'il s'agit de la collection. Les spécialistes de Freud n'avaient pas grand-chose à lire sur la question, la

² Hilda Doolittle [1944], *Writing on the wall*, Visages de Freud, Paris, Denoël, 1977, p. 67.

³ Spike Hugues, *Second Movement-Continuing the Autobiographie*, Museum Press, London, 1951, p. 10.

⁴ Erika Davies, « Eine Welt wie im Traum », *Freud's Antikensammlung*, in catalogue de l'exposition: *Meine alten und dreckigen Götter*, Aus Sigmund Freud's Sammlung, édité par Lydia Marinelli, Stroemfeld Verlag, Frankfurt am Main, 1998, S.96.

plupart ne l'avaient même pas vue et encore moins étudiée mais le plus déconcertant réside dans le fait qu'ils n'ont pas manqué de donner leur avis sur la « vraie nature » de la collection Freud, un avis partagé, unanime et ferme à défaut d'être vraiment éclairé. Pour la plupart il devint vite évident que la collection Freud était « avant tout égyptienne, grecque et romaine et constituée principalement de statuettes figuratives issues des fouilles archéologiques ». En d'autres termes, Freud collectionnait des reliques de la prestigieuse culture occidentale.

Abordé sous des aspects strictement esthétiques, cet assemblage ne serait qu'une accumulation d'antiquités comme on en trouve dans la plupart des musées et des collections privées de la fin de siècle très en vogue dans les familles viennoises de la bourgeoisie.

Lorsque les chercheurs, accessoirement, commentent la présence de nombreuses pièces chinoises de la dynastie Tang, que Freud acheta dans les années 1930, c'est régulièrement pour en dénoncer la qualité douteuse ou les contrefaçons. Evoquant un travail de Robert Neuburger intitulé *Freud collectionneur*, Eric Pigani écrit la chose suivante : « *Freud possédait 2000 objets issus de diverses civilisations méditerranéennes disparues (égyptiens en majorité, grecs étrusques, romains) et quelques vieilleries chinoises à l'authenticité douteuse, dont une figurine trapue qui avait l'honneur de figurer seule sur la partie droite de son bureau et que Freud devait saluer tous les matins* ». ⁵ Ce qui est pointé, c'est la présence indécente de cet ensemble chinois, l'anomalie du traitement réservé à une statuette jugée inesthétique et la bizarrerie de Freud, l'homme des lumières, se livrant à un exercice incongru. A cet endroit, la remarque de E. Pigani, si elle se voulait désobligeante, (ce qui n'est pas certain) peut parfaitement s'inverser et prendre valeur de compliment à l'adresse d'un scientifique peu enclin à céder aux conventions.

Le premier catalogage sérieux, de visu, ne sera effectué qu'en 1986 à Londres, dans la maison du 20, Maresfield Gardens où Freud séjourna les quinze derniers mois de sa vie. Anna continuera d'y vivre et d'y travailler jusqu'à sa mort en 1982. Conformément à la dernière version du testament de Freud rédigé en juillet 1938, elle était l'unique héritière de la collection d'antiquités et de la bibliothèque de psychanalyse. Deux mois après la fuite de Freud en Angleterre, la collection fut livrée à Londres par l'intermédiaire de la firme d'exportation viennoise Baüml réquisitionnée par les nazis.

⁵ Erik Pigani, Les collectionneurs sont ils névrosés ? <http://razorland55.free.fr/Word/psychomag.pdf>

Dans son propre testament Anna léguait la maison à une fondation (The New-Land Institut) appartenant à l'analyste américaine Muriel Gardiner afin d'en faire un musée. En juin 1986, un mois seulement avant l'ouverture du musée au grand public, les documents et les acquisitions de la famille Freud étaient toujours en cours d'inventaire, sous l'impulsion de son premier directeur et conservateur David Newlands. Steve Neufeld, quant à lui, fut chargé du catalogage des antiquités, stockées dans des caisses avant d'être exposées.



La mise en catalogue systématique mobilisa l'attention des experts en archéologie et en histoire de l'art lorsqu'il fut question d'identifier un couvercle de sarcophage romain que Freud avait acquis en 1930. Ce relief funéraire constitue une des pièces les plus précieuses et représente un épisode de l'Iliade. Après qu'Achille eut tué le héros troyen Hector pour venger son ami assassiné Patrocle, Priam, père d'Hector et roi de Troie rachète le corps de son fils pour l'enterrer. Contrairement à ce que Freud a toujours affirmé, la frise ne représente pas la mort de Patrocle mais le rachat du corps d'Hector. On suppose que Marie Bonaparte avait offert à Freud un premier fragment de cette fresque en 1930. Le 5 novembre de la même année Ludwig Pollack, archéologue et marchand d'art, offre à Freud un deuxième fragment. Molnar fait remarquer que Freud acheta cette deuxième pièce sur le champ. En 1986, cet objet était encore activement recherché dans toute l'Europe et faisait l'objet d'une publication abondante dans les revues spécialisées qui le tenaient pour « perdu ».⁶

En 1926, un long commentaire fut publié à Vienne avant que cette fresque ne devienne propriété de Freud par des voies quelque peu obscures.⁷

Les tentatives d'identification révélèrent bien d'autres surprises, prenant à contre-pied les négligences, les idées reçues, voire les malentendus qui ponctuaient régulièrement les publications des psychanalystes, des historiens et des experts en esthétique depuis une cinquantaine d'années.

⁶ Sigmund Freud, Chronique la plus brève, carnets intimes 1929-1939, annoté et présenté par Michael Molnar, Albin Michel, Paris, 1992, note pour l'entrée du 5 novembre 1930, p.279.

⁷ Jahreshft des Österreichischen Archäologischen Institut in Wien, vol.XXIII, 1926.

En effet, les premiers visiteurs du musée, a priori moins informés, découvrirent avec un peu d'attention et beaucoup d'étonnement que les antiquités égyptiennes, grecques et romaines, certes majoritaires, côtoyaient, parfois sur les mêmes étagères, des objets de Nouvelle-Guinée, des pays mésoaméricains, d'Orient, du continent asiatique et d'Afrique.

Les figurines des civilisations disparues partageaient l'espace avec des vases, des masques, des gorgones, des miroirs, des amulettes, des scarabées et des objets minuscules, telles des intailles, des bagues, des perles. S'y trouvaient également des talismans, des fragments de sarcophages, des sceaux cylindres et des idoles anthropomorphiques. L'attention, pour l'œil un peu curieux se porte également sur une série d'objets qui ne doivent absolument rien aux fouilles archéologiques comme cette lampe à huile du XII^e siècle, d'un type extrêmement rare, utilisée dans les fêtes juives, une Menorah de Hannukah que Freud ne considérerait pas comme un objet rituel mais comme partie de sa collection, ce qu'attesterait le numéro d'inventaire qui lui est attribué.

L'observateur un peu averti, sans être expert, perçoit rapidement que cette collection n'est pas le simple décor d'un intérieur au tournant du siècle car elle contient des objets qui en aucun cas n'auraient pu être accueillis dans des musées d'antiquités ou des collections privées conventionnelles. Le guide écrit du musée de Londres indique d'ailleurs explicitement que certaines pièces auraient davantage leur place « dans un musée ethnographique ».⁸ Mais ce qui frappe surtout le visiteur de passage, c'est l'incroyable impression d'entassement, d'encombrement, d'assemblage de bric et de broc où de multiples objets sont à peine distinguables les uns des autres.

⁸ 20, Maresfield Gardens, A guide to the Freud Museum London, Serpent's Tail, London, 1998, complété après 2008.

Freud Museum Wien, Freud Museum London : l'inventaire freudien

L'agencement incongru de cet assemblage est probablement ce qui autorise Marina Warner à affirmer, dans la toute nouvelle édition du guide du musée de Maresfield Gardens (2008) que Freud serait le digne héritier d'Athanasius Kircher, le savant jésuite du XVII^e siècle, lequel avait rassemblé dans son cabinet de curiosités, outre des antiquités, des Naturalia sous forme de racines de mandragore et d'insectes étranges en tout genre. La comparaison est séduisante dans la mesure où les cabinets de curiosités fascinent l'observateur par le voisinage de l'étrange, du monde invisible avec la science et le savoir. Cependant, sous l'apparent désordre, ils prétendent bien à une représentation sensible, esthétique et métaphysique du monde et à la création d'un microcosme. Extrêmement réglés par une visée totalisante, unifiante, les catalogues qui en faisaient l'inventaire constituaient l'élément central, permettant d'en diffuser le contenu auprès des savants européens. Ancêtres à plus d'un titre de l'Encyclopédie, on pourrait justement leur opposer la collection de Freud dont les assemblages, fortuits, ne semblent pas dictés par un tel souci d'ordonnance et dont l'inventaire (de 1914 !!) a été perdu...

C'est Jones qui mentionne l'établissement de cet inventaire, quelques semaines après le début de la 1^{re} guerre mondiale. « *Il (Freud) passe son temps à examiner dans les moindres détails sa collection d'objets anciens, en dresse la liste, tandis qu'Otto Rank lui fait un catalogue de ses livres* ». ⁹

Marianne Kris a, quant à elle, affirmé que son mari, Ernst Kris, avait dressé un catalogue de la collection Freud en 1938 à Londres. Il ne subsiste aucune trace de l'un ou de l'autre. On peut seulement constater que certaines pièces portent effectivement des numéros peints en rouge qui renvoient à un catalogage perdu. Il se pourrait également que ces numéros aient été apposés tardivement à l'occasion de l'évaluation imposée par les autorités de la gestapo afin de fixer une taxe de sortie du territoire. Beaucoup d'espoir reste encore placé, au gré des archives, dans une improbable découverte, alors que cet inventaire ne donnerait qu'une indication ponctuelle et figée de la collection et une image muséale inquiétante et « gelée ». L'expression d'un regret portant sur l'absence de catalogue est très présente à Londres chez Michael Molnar et Erica Davies. Au-delà de la frustration légitime chez des

⁹ Ernest Jones, La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, volume II, Les années de maturité 1901-1919, Paris, P.U.F., 1961, p. 184.

chercheurs de cette envergure se dessine bien autre chose : la recherche d'un hypothétique document classifiant dévoile la ligne de partage entre l'activité du collectionneur Freud et sa collection, rappelant bien évidemment une partition radicale entre deux villes, Vienne et Londres, entre deux langues également dont les contrastes sont réglés par l'histoire.

Actuellement ces lignes de fracture géographiques, linguistiques et historiques continuent de peser lourdement sur les relations entre les deux musées viennois et londonien qui se sont construits autour d'un même nom (Freud) et par le biais du même « intercesseur » : Anna.

En 1938, trois mois après la réception des antiquités au 39 Elsworthy Road, Freud dans une lettre du 8 octobre adressée à Jeanne Lampl de Groot, requalifie l'ensemble de la collection et en modifie définitivement la nature : « *tous les Egyptiens, les Chinois et les Grecs sont arrivés, ils ont peu souffert du transport et prennent ici un air plus imposant que dans la Berggasse. Mais il faut bien dire qu'une collection à laquelle plus rien ne s'ajoute est à proprement parler morte* ». ¹⁰

Il est intéressant de constater que les textes anglais font régulièrement l'impasse sur cette toute dernière phrase, ce qui est très loin d'être pure anecdote. Pour en comprendre les enjeux sous-jacents, il suffit de mettre en rapport deux textes qui s'appuient sur l'évocation de cette lettre. Dans un texte de 1998, la conservatrice anglaise Erica Davies écrit la chose suivante :

« Avec une joie manifeste (sic !) il (Freud) écrivit à son amie Jeanne Lampl de Groot : « *tous les Egyptiens, les Chinois et les Grecs sont arrivés, ils ont peu souffert du transport et prennent ici un air plus imposant que dans la Berggasse* ». Erica Davies se garde bien de citer la ligne suivante qui torpillerait l'expression d'une quelconque joie dans cette lettre.

Dans la foulée elle ajoute : « Dans une lettre précédente Freud avait, avec enthousiasme, décrit la nouvelle maison : *enfin ! 20 Maresfield Gardens, telle est, je l'espère, notre dernière adresse en ce monde, à ne pas utiliser toutefois avant septembre*. Le calme et la paix qu'il trouva ici lui permit de travailler psychanalytiquement, de recevoir des amis, d'élaborer ses derniers manuscrits et de poursuivre sa correspondance jusqu'aux dernières semaines de sa vie ». ¹¹

¹⁰ S Freud/ J. Lampl - de Groot, lettre du 08-10-1938, musée Freud de Londres.

¹¹ Erika Davies, in catalogue de l'exposition, *Meine...alten und dreckigen Götter*, op, cit, p. 100.

Joie, enthousiasme, calme, paix, volumes confortables et spacieux capables enfin de mettre en valeur la collection, tel semble être le credo entonné à Londres pour éloigner la chronique nécrologique de cette lettre.

La même année, la conservatrice autrichienne Lydia Marinelli situe cette lettre dans un contexte nettement moins « cosy » (où règne la nostalgie des abat-jour et des plantes vertes.)

Elle écrit : « Chaque nouvel objet redéfinissait la collection, la maintenait vivante et représentait en même temps une tentative de défier l'immobilité. En 1938, lorsque Freud dit qu'*une collection à laquelle plus rien ne s'ajoute est à proprement parler morte*, il porte à la connaissance de son entourage que sa mort prochaine transformera sa collection en musée. Ces fluctuations qui présentent la collection Freud comme individuelle et qui s'opposent à une muséalisation porteuse de mort, donnent l'occasion de suivre les quelques traces qu'elle a laissées à Vienne après l'exil de Freud (en dehors d'une série d'objets qu'Anna Freud a offerts lors de l'ouverture du musée Freud de Vienne en 1971) ». ¹²

La convocation d'Anna à cet endroit ne doit rien au hasard et il s'agit bien pour les deux conservatrices d'essayer d'identifier ce qui peut donner corps au signifiant *freudmuseum* (ou *annafreudmuseum* ?).

Ces deux extraits sont issus de textes publiés dans un même catalogue, exclusivement en allemand, adressé au public germanophone suite à l'exposition de Lydia Marinelli consacrée à la collection d'antiques de Freud en 1998 et qui se tiendra dans les murs du Freud Museum de Vienne. La grande tenue rhétorique des deux textes et la politesse raffinée qui les accompagne sont illusoire et même douteuses. Le caractère partial, tendancieux des citations tronquées qui égrènent le propos de E. Davies échappe au lecteur non averti mais le texte déverse, dans une dramaturgie discrète et finement orchestrée, sa substance quelque peu toxique, dans la mesure où il repose, au sens optique du terme, sur la présentation d'une « épreuve positive », exclusivement londonienne. Il s'agit d'organiser la distribution, la bipartition de l'ombre et de la lumière de part et d'autre de la Manche. Une lecture un peu serrée du catalogue et des textes avoisinants dévoile des possibilités de déchaînements imaginaires, sans doute inévitables. Cette façon de procéder n'est pas nouvelle si on se réfère aux annotations de M. Molnar qui accompagnent les entrées de *Chronique la plus brève* pour l'année 1938. Il sélectionne trois larges extraits de cette longue lettre du 08 octobre, emblématiques d'une

¹² Lydia Marinelli, introduction au catalogue de l'exposition, op.cit, p. 10.

version « pastorale » de l'accueil de Freud à Londres, tel que celui-ci est présumé l'avoir éprouvé, écartant soigneusement les passages les plus sombres. A contrario, une attention toute particulière est apportée à la deuxième préface de l'étude sur Moïse dans la mesure où elle est rédigée « dans la belle, libre et généreuse Angleterre ».¹³

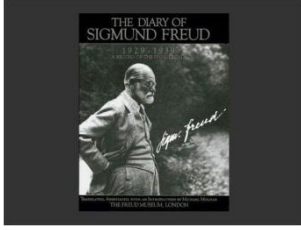
Freud, le troc et le kilo de ferraille

On sait que des objets dont Freud mentionne l'acquisition soit dans sa correspondance, soit dans des notes personnelles sont introuvables aujourd'hui dans la collection de Londres. Des notes indiquent qu'il se séparait facilement des objets, offrant fréquemment des pierres taillées à son entourage mais il est au demeurant impossible de savoir combien Freud a pu en posséder puisque la maison du Maresfield Gardens a été cambriolée en 1960 alors qu'Anna y vivait... En véritable amateur, il ne notait pratiquement jamais la provenance des pièces ni les dates d'acquisition.

De la provenance des objets ne subsiste qu'un petit nombre de certificats d'authenticité (18) fournis à son intention par le conservateur du musée d'histoire de l'art de Vienne, Hans von Demel, égyptologue, responsable de la collection égyptienne et orientale jusqu'en 1951. Il sera dépêché en 1938 pour évaluer les antiquités de Freud lors de son exil à Londres.

Lydia Marinelli mentionne qu'après la guerre, une statuette, la Guenon avec l'enfant que Freud possédait, est parvenue à ce même musée d'Histoire de l'Art. Actuellement une tête de Bouddha appartient à un particulier de Vienne. Elle avait été offerte par Freud à une apprentie, en 1938, qui travaillait dans la firme d'expédition Bäuml, avant d'être confisquée par les nazis. Une bague de Ferenczi se trouve également à la Bibliothèque Nationale d'Autriche, fabriquée à partir d'une des pierres taillées qui appartenaient à Freud et offerte à Ferenczi comme symbole de son appartenance au dit Comité Secret. Les héritiers, des visiteurs, des amis et des élèves de Freud sont vraisemblablement en possession à Vienne et en Autriche d'une quantité importante d'objets non déclarés entretenant un lien symbolique et secret avec lui.

¹³ Michael Molnar, in Sigmund Freud, Chronique la plus brève, op. cit, voir les annotations pour l'année 1938.



En 1986, juste avant l'inauguration du musée Freud de Londres, M Molnar met la main sur un document d'une vingtaine de pages manuscrites rédigées par Freud en allemand et en écriture gothique. Intitulé par Freud « *Kürzeste Chronik* », littéralement « chronique la plus brève », ce document est publié en anglais par le Freud Museum et aussitôt traduit en français en 1992. Il constitue à ce jour, bien que tardivement, la principale source d'indications sur l'activité de l'amateur d'antiquités, sur ses acquisitions et son commerce avec les antiquaires et les experts. Commencée en 1929, une semaine après le jeudi noir de Wall Street et se terminant à quelques jours du déclenchement de la 2^e guerre, la chronique couvre donc une décennie marquée par l'inflation monétaire, la montée du fascisme et du totalitarisme. Constituée de notes au quotidien, extrêmement laconiques, celles-ci ne sont pas exploitables dans leur état initial et restent parfois « complètement incompréhensibles pour quiconque n'a pas accès à la collection d'antiquités de Freud » (dixit Molnar). M. Molnar s'est donc chargé de rassembler des matériaux épars afin de donner une forme de lisibilité à des entrées énigmatiques. Si ces notes relèvent bien de la sphère strictement privée et de la vie au quotidien, les intrusions du monde extérieur y sont nombreuses au fil des événements qui agitent la capitale autrichienne. Entre l'évocation des anniversaires, des visites, des achats d'antiquités, elle constitue un bon relevé d'une époque sombre. La première semaine de novembre 1929 est à ce titre exemplaire :

1929 :

31 oct. Pas de prix Nobel

2 nov. Première partie de tarot. Visite de Rickmann

6 nov. Kris et montures. Flournoy

7 nov. Incidents antisémites. Anneau Dioscures



Ernst Kris, avant d'être membre de l'association psychanalytique de Vienne et d'émigrer aux USA en 1940 est surtout un historien d'art et une autorité mondiale en matière de camées et d'intailles. C'est d'ailleurs dans le domaine de l'art qu'il produit les textes les plus intéressants. Né à Vienne dans une famille de la bourgeoisie juive, il est comme son ami Ernst Gombrich, l'élève de Julius von Schlosser, le célèbre représentant de l'Ecole viennoise d'histoire de l'art. Il est un des premiers historiens à mesurer le profit que l'art peut tirer de l'éclairage psychanalytique. La théorie de la régression qui sous-tend le retour du primitivisme dans l'esthétique doit beaucoup à ses recherches. Nommé à 23 ans au poste très sérieux de conservateur du département de sculpture et d'arts appliqués du Kunstmuseum de Vienne, il publie un livre intitulé *l'art de la gravure des pierres précieuses pendant la Renaissance Italienne*, hautement apprécié par les spécialistes. Sa réputation est telle qu'en 1929, le Metropolitan Museum de New York l'invite à étudier la collection Milton Weil de Camées Postclassiques et à en rédiger le catalogue qui fut publié en 1931.

Le public connaît beaucoup moins sa collaboration avec Ernst Gombrich et ses initiatives en dehors des sentiers battus. Dans un essai enthousiaste mais peu connu, rédigé en anglais et publié en 1938 sous le titre [*The Principles of Caricature, British Journal of Medical Psychology, Vol. 17, 1938, pp.319-42*](#), les deux auteurs, se référant à Freud soulignent, les analogies entre le Witz et le rêve d'une part, la caricature d'autre part. La caricature serait semblable à un rébus avec une véritable efficacité magique. L'intention des deux hommes était de donner une légitimité à un domaine particulièrement méprisé de l'histoire de l'art, en insistant sur le caractère non seulement artistique mais également autographe de la caricature... la caricature de l'artiste et de l'expert. Kris intervient régulièrement auprès de Freud, prodiguant ses conseils, fabriquant la plupart des socles et des présentoirs destinés à sa collection.

7 novembre : dans la matinée des étudiants nazis perturbent une conférence à l'Institut d'anatomie donnée par le professeur et le conseiller municipal, juif, Julius Tandler. L'agitation gagne les rues de Vienne. Ce même jour Freud fait l'acquisition d'un anneau

composé d'une intaille représentant les Dioscures, les jumeaux célestes. On en a perdu la trace.

Ce que révèle la chronique, c'est que Freud n'est pas un collectionneur très organisé, fanatique, ou soucieux de complétude. Ce sont ses passions du moment, le lien avec ses travaux et parfois les opportunités du marché qui semblent organiser les acquisitions et définir les fluctuations constantes de sa collection. Occasionnellement les antiquités participent à des stratégies d'apaisement lorsque surgissent des divergences de vues avec les collaborateurs. Ferenczi est un des rares collaborateurs qui partage la passion des antiquités. Dans une lettre du 30 avril 1930, très tourmenté par la dégradation de ses relations avec Freud, il lui promet l'envoi d'une figurine d'Osiris trouvée en Hongrie et datée de l'époque romaine. Jones mentionne d'ailleurs que Ferenczi achetait ponctuellement, en cachette, divers objets destinés à Freud, à un fermier hongrois qui avait découvert un cimetière romain au milieu de ses champs.¹⁴

Freud ne fréquente guère les cercles conventionnels férus d'esthétique ou d'histoire de l'art et ne se reconnaît pas comme spécialiste d'égyptologie ou de culture hellénique. Les antiquaires qui gravitent autour de lui, Lustig (gai !), Glückselig (bienheureux) et Fröhlich (joyeux) sont avant tout des marchands qui cultivent des réseaux opaques et illégaux dans un pays dévasté par l'inflation, suite à l'effondrement de l'empire austro-hongrois. Dans l'entre-deux-guerres et sur les marchés financiers les éléments mis en balance sont comparables en terme de valeur. Dans la vie quotidienne des autrichiens, au moment des échanges, les effets en sont dévastateurs. La monnaie autrichienne est volatile et Freud devra donc compter sur Marie Bonaparte, « Princesse », et les devises en dollars des patients qu'elle lui envoie, pour maintenir son train de vie. Les antiquités, dans ce contexte, quittent les alcôves, sortent des collections personnelles, inondent de nouveau les marchés mais privées de toute valeur individualisée.

Dans son livre, rédigé en 1941, « *Le monde d'hier, souvenirs d'un Européen* » Stefan Zweig revient sur les années 1920 et relate la naissance d'une nouvelle profession illégale, celle d'« accapareur ». Des hommes sans occupation allaient trouver les paysans en vélo ou en train, remplissaient des sacs à dos de vivres puis se rendaient chez les citadins qui cherchaient à se délester de leurs antiquités.

¹⁴ E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, volume II, op.cit, p. 405.

« Des biens tangibles, de la substance, pas d'argent, tel était le mot d'ordre. Beaucoup durent retirer l'alliance de leur doigt et la ceinture de cuir qui entourait leur corps, afin de nourrir ce corps... bientôt plus personne ne sut ce que coûtait un objet... Les couronnes autrichiennes fondant entre les doigts comme gélatine, chacun voulait des francs suisses, des dollars américains, et une foule considérable d'étrangers exploitaient cette conjoncture pour dévorer le cadavre palpitant de la couronne autrichienne... On découvrit l'Autriche qui connut une funeste saison touristique. Tous les hôtels de Vienne étaient pleins de vautours ; ils achetaient tout, depuis la brosse à dents jusqu'au domaine rural, ils vidaient les collections des particuliers et les magasins d'antiquités avant que les propriétaires, dans leur détresse, soupçonnassent à quel point ils étaient dépouillés et volés... ».¹⁵

Vingt ans auparavant, en 1927, Stefan Zweig avait publié une nouvelle étrange qui porte sur la passion du collectionneur mais pas seulement. Dans ce texte intitulé « La collection invisible » (*Die unsichtbare Sammlung*), le narrateur rapporte sa rencontre avec un antiquaire berlinois dans un train après la 1^{re} guerre. Celui-ci lui raconte sa récente visite chez un vieux collectionneur dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis 1914. Dans le registre de ses ventes, il avait retrouvé le nom de ce propriétaire d'estampes, de gravures et d'eaux-fortes d'une valeur inestimable. L'antiquaire rapporte au narrateur ses retrouvailles avec le collectionneur, certes vivant, mais devenu brutalement aveugle en 1914. Très honoré de la visite de l'antiquaire, celui-ci s'apprête à lui montrer sa collection de Rembrandt et de Dürer « digne du Palais Royal des Estampes de Vienne ou de Paris ». Néanmoins la visite est reportée sur le champ par l'épouse et la fille, le temps nécessaire pour informer l'antiquaire que la collection a été vendue, pièce par pièce, à perte, et à l'insu du vieil homme pour survivre à l'inflation.

« Chaque jour il la regarde, ou plutôt il ne la voit plus » apprend-on de la bouche de sa fille. Dans les cartons, des vieilles feuilles jaunies mais de même grain ont été substituées aux gravures. L'antiquaire se plie à la visite guidée et aux commentaires enthousiastes du vieil homme. « Eh bien ! dit-il avez-vous jamais vu une plus belle copie ? Comme c'est net, comme le plus petit détail se dessine clairement. J'ai comparé cette feuille avec l'exemplaire de Dresde, qui avait l'air estompé et flou. Et la provenance ! Voyez ici ».¹⁶

¹⁵ Stefan Zweig (1944), *Die Welt von Gestern*, Le monde d'hier, Paris, Belfond, 1982, pp. 332-357.

¹⁶ Stefan Zweig (1927), *Die unsichtbare Sammlung*, La collection invisible, Paris, Grasset, 1935, pp. 247-268.

Il serait vain de réduire cette nouvelle à la simple dénonciation d'une époque rongée par les manœuvres manichéennes ou mercantiles des différents acteurs. Peut-être faut-il y voir également une parabole, une manière pour Zweig de traiter le rapport de tout collectionneur au visible, et de l'écrivain au réel. Zweig, écrivain déjà reconnu du monde entier, dont les références culturelles sont éminemment classiques, tenait à l'idée d'une culture pan-européenne susceptible d'endiguer le déclin de l'Occident. Dans l'entre-deux-guerres, force est de constater que les fleurons de la culture occidentale ne valent guère plus que la couronne autrichienne ou le mark allemand.



Le vendredi 2 août 1935, Freud achète une statuette égyptienne en métal de la déesse Isis allaitant l'enfant Horus, qui date de la dernière période 600 ans avant J.-C. Cette statue porte une coiffure constituée de trois vautours, surmontée par un disque solaire et deux cornes. Freud lui réserve une place privilégiée sur son bureau. Robert Lustig l'avait trouvée chez un épicier qui la lui avait vendue au prix du kilo de ferraille.

Ainsi, dans ces années chaotiques, le musée d'Histoire de l'Art, inauguré en grande pompe sur le prestigieux Ring de Vienne par François-Joseph en 1891, partageait-il avec les fermes de l'arrière-pays salzbourgeois une collection prisée d'antiquités, un trésor d'une valeur finalement équivalente à celle d'un tas de ferraille.

Dès 1931, selon une réglementation entrée en vigueur, Freud s'était vu obligé de déclarer ses devises étrangères fortes à la Banque Nationale pour les échanger contre la monnaie locale à un taux très défavorable. A cette occasion, il écrit :

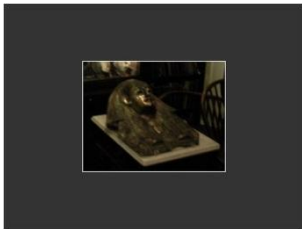
mercredi 14 octobre (1931), Changé or

Selon M. Molnar, Freud avait pris l'habitude d'ironiser sur la valeur de la monnaie et d'appeler « or » le nickel du schilling autrichien. En filigrane se dégage l'idée que le déchet est au cœur de toute merveille, quel que soit le support.

Freud fera fonctionner les systèmes de glissement, d'échange et d'équivalence en permanence, dans un jeu parfois complexe et qui échappe à une interprétation univoque.



Le 9 mars 1934, le même marchand, Lustig, se rend au 19, Berggasse pour lui présenter une momie égyptienne. Il s'y rendait deux fois par mois. Freud disait que cette pièce l'avait séduit parce que cette momie présentait « *un beau visage juif* ». Ne possédant pas la somme nécessaire, il invite Lustig à choisir des objets de sa collection. Celui-ci rapporte que Freud ouvrit un tiroir rempli de miroirs étrusques. Lustig fut si impressionné par leur nombre qu'il n'aurait pas eu le temps, dit-il, de les examiner. Il « *prit ceux du dessus et s'en fut* ». ¹⁷



Six mois après cet épisode et l'acquisition de la momie « *au beau visage juif* » dans cette même chronique, Freud écrit : *dimanche 23 septembre, Moïse terminé.*

Alors que l'antisémitisme fait rage en Europe et que le régime de terreur hitlérien menace l'Autriche, il revient sur les origines du judaïsme et sur les racines de l'antisémitisme. Les antiquités agissent ici comme des signaux et sont à mettre en lien avec les récentes découvertes archéologiques par l'anglais C. L. Wooley sur le site d'Ur, la ville natale d'Abraham. Dans la chronique de cette année 1934 on peut lire : *jeudi 26 avril, fouilles d'Ur.*

Freud fait ici référence à une édition luxueuse sur les fouilles d'Ur, publiée par le British Museum et qu'il venait d'acquérir.

La fascination de Freud pour l'archéologie a été maintes fois évoquée, répétée et dépliée. Les gravures évoquant le forum romain, le site d'Abu Simbel (cette gravure fixée à Vienne au-dessus du divan, sera curieusement détrônée de sa place à Londres et remplacée par la leçon

¹⁷ Interview personnelle, Rita Ransohoff et Robert Lustig, 3 mai 1974, non publiée, citée in Edmund Engelman, Berggasse 19, Sigmund Freud's Home and Offices, Vienna 1938, Basic Books, Inc., Publishers, New York, 1976, note 33, p. 151, absente de la traduction française.

de Charcot !!) sont dans un rapport étroit avec les objets, ce que confirmerait la biographie de Hilda Doolittle.

Le musée Freud de Londres donne peu de précisions sur sa manière de comptabiliser la collection. En dehors d'un cercle éventuel d'initiés, le visiteur de passage a peu de chance d'en saisir la logique. Sur place les réponses sont évasives, peu assurées. Les commentaires du guide, même actualisés, ne donnent aucune indication sur le nombre exact d'objets ou sur le catalogage des gravures. Il est également impossible de savoir si les tapis qui recouvrent le sol, le divan et les consoles sont soumis à une comptabilité à part. Provenant majoritairement de Turquie et d'Iran, Freud les avaient obtenus par le biais de son beau-frère Moritz, importateur de tapis orientaux, obéissant à une tradition conventionnelle et répandue dans les milieux bourgeois de Vienne. De la même manière, le traitement de la bibliothèque d'archéologie reste quelque peu énigmatique, du moins dans ses rapports avec la collection d'antiquités. Il est d'ailleurs remarquable que Lydia Marinelli, de son côté, évoque moins la collection d'antiquités que la collection Freud, dans une série qui intègre les archives, les antiquités, la bibliothèque et le divan.

Vishnu, bouddhas et Kannons : les brèches japonaises et indiennes

La chronique fourmille d'occurrences qui ouvrent des brèches dans le paysage d'une collection souvent résumée aux reliques grecques, romaines et égyptiennes. Deux Kannons, trois bouddhas, des chameaux chinois, des figurines et une statuette de Vishnu font leur apparition en 1930. Molnar fait remarquer que le japonais est la langue la plus citée par Freud dans ce manuscrit. Il ajoute que des traductions japonaises affluaient, car les psychologues japonais venaient étudier en Europe.

Freud écrit en 1930 :

vendredi 2 mai, traduction japonaise Au-delà du principe de plaisir

mercredi 7 mai, Yabe du Japon - Lederer 1^{ère} visite

Yaekichi Yabe rend visite à Freud, non pas à Vienne mais à Berlin où celui-ci intègre la clinique du château de Tegel pour y soigner son cancer et recevoir une nouvelle prothèse de la

mâchoire « *qui sera bien sûr un chef-d'œuvre et il sera encore trop tôt pour dire de quelle façon il va m'empoisonner la vie* ». ¹⁸ Là encore, le lecteur ne peut qu'être saisi de cette inquiétante proximité entre « la merveille » et l'immonde.

Dans un texte de 1931 Yabe rapporte cette rencontre. Les japonais ont choisi « *Au-delà du principe de plaisir* » comme premier texte à traduire, ce qui ne manque pas d'étonner Freud. Yabe lui répond que « *la théorie selon laquelle la vie tend vers la mort est une idée bouddhiste. Dans la mesure où le bouddhisme influence largement la mentalité japonaise, la psychanalyse devrait être plus facile à aborder par ce livre... Ce raisonnement plut beaucoup à Freud. Puisque cette théorie lui avait valu des critiques et qu'il avait été amené à lui apporter quelques changements, il était heureux de voir que d'un seul coup, il avait acquis de nombreux collègues qui le suivraient dans cette voie. Il appela sa fille dans la pièce d'à côté : « Anna, Anna ! »*. ¹⁹

Dans la même journée Freud s'était rendu dans la boutique de l'antiquaire berlinois Philipp Lederer. Il s'y rendra cinq fois pendant son séjour, sans qu'il mentionne la nature de ses achats. Après son retour à Vienne, le 23 juillet 1930, il continuera son commerce avec l'antiquaire par l'intermédiaire de Ernst installé à Berlin.

Cinq ans plus tard, dans une lettre à Georg Hermann, il relate ses tractations financières à l'époque:

« *Sur le Kupfermarkt demeure un Dr Lederer grâce à qui j'ai pu convertir en antiquités la plus grande partie de la dotation du prix Goethe de la ville de Franckfort* ». ²⁰

La dotation du prix Goethe s'élevait à 10 000 marks, une somme relativement conséquente, que Freud perçut le 24 août 1930 exactement. A en croire Jones, cette somme aurait été utilisée à rembourser « tout juste les dépenses du long séjour de Freud à Berlin ». ²¹ Jamais il ne mentionnera la conversion de la dotation en antiquités entre 1930 et 1931, alors que la maison d'édition traversait des difficultés financières sévères et que la clinique de Tegel était

¹⁸ S. Freud/ Martha, Lettre du 04 -06-1930, Musée Freud de Londres.

¹⁹ Yaekichi Yabe, A Meeting with Professor Freud, transcription de la traduction anglaise, Bibliothèque du Congrès, Washington, 1931, p. 11.

²⁰ S. Freud/ G.Hermann, lettre du 28-02-1936, musée Freud de Londres.

²¹ E. Jones, La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, volume III, Les dernières années 1919-1939 Paris, P.U.F.,1961 p. 173.

sur le point d'annoncer sa fermeture après un appel de fonds, lancé dès 1929 auprès de plusieurs donateurs, dont Dorothy Burlingham, Raymond de Saussure et Marie Bonaparte.

A partir de 1930, Freud suivra pas à pas et très attentivement l'introduction et l'évolution de la psychanalyse au Japon. Les traductions des textes freudiens font l'objet de rivalités entre les maisons d'édition qui publiaient des traductions simultanément.

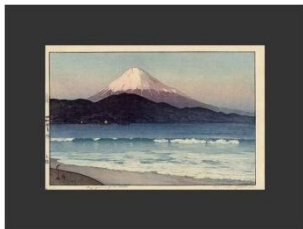
Le 4 janvier 1931, Freud écrit à Jones :

« J'ai reçu il y a peu la traduction japonaise de la Vie quotidienne mais pas sous la direction de Yabe. J'ai semé là-bas une petite confusion. »

Jones, une dizaine de jours plus tard lui fait la réponse suivante :

« Traduire la *Alltagsleben* en japonais a dû être une tâche difficile, mais on peut penser qu'ils ont choisi des exemples japonais ».

Pendant toute cette période, les traductions japonaises sont celles qui font l'objet du plus grand nombre d'entrées de la part de Freud. Au cours de cette année la *Zeitschrift* annonça l'admission provisoire du Groupe psychanalytique japonais fondé par Yabe au sein de l'IPA.



Dans la chronique, Freud évoque un cadeau qui lui est offert par un autre japonais, le docteur Kosawa :

Jeudi 18 février 1932, Fuji-Yama cadeau de Kosawa

Molnar mentionne que Freud avait suspendu cette estampe du mont Fuji-Yama dans sa salle d'attente.

Elle se trouve actuellement dans la salle à manger à Maresfield Gardens, ajoute-t-il. Une fois de plus, le mystère subsiste lorsqu'il s'agit d'identifier les commanditaires de telles initiatives. Cette « discrétion » est très repérable et grève tout le texte de Molnar qui s'est pourtant fixé comme objectif d'apporter le maximum d'intelligibilité à la chronique...

Kosawa est fréquemment présenté comme le premier psychanalyste original du Japon en raison de sa contribution à une interprétation strictement japonaise des conflits psychiques. Ses thèses se sont progressivement imposées dans le milieu psychanalytique japonais et reposent sur l'affirmation que les japonais ne sont aucunement concernés par le complexe d'Œdipe. Globalement c'est la mère qui serait objet d'ambivalence. Le complexe d'Ajase fait école au Japon et conditionne actuellement une pratique où le thérapeute s'identifie à la bonne mère. À l'origine, dans les textes classiques, Ajase est un prince qui tue son père et se convertit au bouddhisme mais il existe de multiples versions, complexes, voire paradoxales où la mère tue elle-même le devin.

Yabe, formé par Jones, sera progressivement distancé par ce rival doctrinal. Kosawa est sur le point de céder aux sirènes de Ferenczi mais le 16 mars 1932, quinze jours après avoir reçu l'estampe japonaise, Freud lui envoie un courrier et lui propose de le recevoir en analyse à 10 dollars de l'heure au lieu des 25 habituels...

Cette rencontre avec les japonais, l'acquisition de statuettes bouddhistes ou d'estampes japonaises dans ce jeu complexe d'achats et de cadeaux pendant les années 30 sont des témoignages tangibles d'éléments spéculatifs controversés comme la pulsion de mort, ou des mythes plus éprouvés tels que l'incontournable complexe d'Œdipe.

L'Autre enseignement de la chronique réside dans l'extrême attention portée par Freud sur l'évolution de la psychanalyse en dehors des frontières occidentales : une entrée de décembre 1931 est à ce titre révélatrice.



Mercredi 09 décembre 1931, Vishnu de Calcutta

La Société psychanalytique indienne fait parvenir à Freud une figurine en ivoire pour son anniversaire avec une lettre d'accompagnement et un poème en sanskrit. Quatre jours plus tard, Freud envoie à Girindrashekar Bose une lettre de remerciement dont les termes sont les suivants :

« La statuette est charmante et je lui ai donné la place d'honneur sur mon bureau. Aussi longtemps que je vivrai, elle gardera présentes à mon esprit les fières conquêtes que la psychanalyse a réalisées dans les pays étrangers, et les sentiments positifs qu'elle m'a valus, au moins de la part de quelques-uns de mes contemporains ».²²

Dans une lettre ultérieure à Ernst Freud, constatant que le bois et l'ivoire se fissurent, il écrit :

« Se peut-il que le dieu, étant habitué à Calcutta, ne supporte pas le climat de Vienne ? ».²³

En 1932, bon nombre de psychanalystes européens se sont déjà détournés de Freud pour élaborer leurs propres théories. Sandor Ferenczi renonce à la présidence de l'IPA suite à de profondes divergences et Reich, se tournant vers le marxisme, représente un danger pour le mouvement psychanalytique. Dans ce contexte de fortes tensions, Freud rencontre moins de résistance en Inde et au Japon. A la fin de l'année 1932, dans une lettre à Marie Bonaparte, son jugement sur ses contemporains est sans appel :

« Les scandinaves sont pour la plupart des gens travailleurs, mais ils sont en retard dans leur acceptation de la psychanalyse, loin derrière les indiens et les japonais ».²⁴

Si la collection actuelle possède bien des objets de Nouvelle-Guinée, d'Amérique ainsi que trois outils de pierre et d'os datant de l'époque néolithique, la chronique n'en donne aucune indication. Il en est de même pour les objets qui relèvent de la culture juive. En l'absence de sources aussi fiables que la chronique, la reconstruction de la collection avant 1929 est le produit de spéculations parfois fantaisistes ou éclairées. Dans ce contexte, pour les trois longues décennies qui précèdent l'élaboration de la chronique, les correspondances de Freud se révèlent très précieuses, bien qu'elles n'apportent pas le même type de réponses. En d'autres termes, les secrets qui entourent l'acquisition par Freud d'une majorité d'objets sont actuellement impossibles à lever. Les échanges épistolaires, quant à eux, ne dirigent pas l'attention du lecteur sur la provenance des objets mais sur l'origine de la collection et les grands débats théoriques qui l'accompagnent. La correspondance de Freud et son traitement révèlent également quelques surprises.

²² S Freud/ G.Bose, lettre du 13-12-193, musée Freud de Londres : copie 1- F8-30.

²³ S Freud/ E. Freud, lettre du 13-12-1931, Archives Sigmund Freud, Bibliothèque du Congrès, Washington.

²⁴ S Freud / M. Bonaparte, lettre du 21-12-1932, musée Freud de Londres : F8/Con19, version originale in Sigmund Freud, Chronique la plus brève, notes et références, p. 284.

L'origine de la collection : des statues florentines aux divinités dégoûtantes

La toute première occurrence relative à l'activité de Freud comme collectionneur est repérable dans la lettre à Fliess du 6 décembre 1896.

Freud est installé au rez-de-chaussée du 19, Berggasse depuis cinq ans et lui fait part de la présence de « nouveaux hôtes d'intérieur ».

*« J'ai décoré ma pièce avec des plâtres de statues florentines. Ce fut une source de réconfort pour moi. Je compte devenir riche pour renouveler mes voyages. Un congrès sur le sol italien ! (Naples, Pompéi) ».*²⁵

Ces moulures, répliques de statues de la Renaissance italienne sont souvent considérées comme à l'origine de sa collection. D'après Peter Gay leur acquisition aurait eu une fonction d'ersatz, de réconfort pour Freud après la mort de son père. Elles sont reliées aux souvenirs de voyages que Freud entreprit, à l'amour de l'Italie qu'il partageait avec Fliess et où il séjournera ultérieurement sans lui.

Cependant et fort à propos, Lydia Marinelli fait remarquer, d'une part, que ces plâtres ont rapidement disparu de la collection, d'autre part, que Freud dans cette même lettre est justement sur le point de rompre avec les « garanties » que donne le souvenir. Il élabore un modèle de la mémoire qui ne permet plus une correspondance directe entre souvenir et événement. Les traces de souvenirs sont réordonnées à travers des répartitions complexes, ce qui conduit Freud à l'idée que la mémoire n'est pas simplement mais multiplement disponible. La remémoration et ses souvenirs entre en contradiction avec une mémoire multiple, installée dans la durée, dont il veut poursuivre les traces et ses rejets.

Cette même année 1896, il publie « L'étiologie de l'hystérie »²⁶ où il préconise, contrairement à une psychiatrie descriptive, de remonter des symptômes à la connaissance des causes. Comme le rappelle Thérèse Réveillé, les notions de fouilles, vestiges, fragments, inscriptions effacées, archéologie structurent la totalité de ce texte où il s'exclame en latin « *Saxa*

²⁵ S. Freud, lettre à Fliess du 06-12-1896, in Sigmund Freud, lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904, Edition complète sur la base de l'édition américaine établie par Jeffrey Moussaieff Masson [1986], Paris, P.U.F, 2006, p. 273.

²⁶ S. Freud, [1896], Zur Ätiologie der Hysterie, L'étiologie de l'hystérie, in Névrose, psychose et perversion, Paris, P.U.F, 1973.

loquuntur ! » : les pierres parlent. A Vienne le grand chantier du Ring est tout juste terminé et l'empereur fait ouvrir des chantiers de fouilles en plein centre afin d'exhumer des vestiges de l'Empire romain.²⁷

Quelques mois plus tard, alors que Freud envisage la tenue d'un congrès avec Fliess en Italie, il lui écrit le 18 août 1897 :

« *Je devine ton point de vue qui cherche non pas ce qui est intéressant historiquement et culturellement, mais ce qui est beau absolument dans la coïncidence des pensées et de la forme qu'on leur donne et dans les agréables sensations élémentaires liées à l'espace et aux couleurs* ». ²⁸

Deux ans plus tard, en août 1899, Freud est en vacances à la montagne avec sa famille. De sa villégiature, il envoie une lettre à Fliess datée du 1^{er} août où, pour la première fois, il lui dévoile la présence d'une petite société inattendue :

« *Je travaille à compléter le chapitre sur le travail du rêve dans une grande pièce tranquille du rez-de-chaussée, avec vue sur la montagne. Mes vieilles divinités dégoûtantes, pour lesquelles tu as si peu de considération, participent au travail comme presse-papiers* ». ²⁹ (*Ich arbeite in einem grossen, ruhigen Partererraum mit Bergaussicht an der Vervollständigung der Traumarbeit. Meine von Dir so wenig anerkannten alten und dreckigen Götter beteiligen sich als Manuskriptbeschwerer an der Arbeit*).

Il est à noter que Masson choisit de traduire *dreckig* par le mot anglais *grubby*, ce qui signifie crasseux, sale au sens matériel du terme. Lydia Marinelli ne retient pas cette traduction, sélectionnant l'adjectif *dirty*, dégoûtant, obscène, avec cette connotation sexuelle totalement absente dans *grubby*.

Le passage de cette lettre est intéressant à plus d'un titre : dès l'introduction le lecteur apprend que Freud est plongé dans la rédaction de la *Traumdeutung*, aux prises avec un chapitre particulièrement spéculatif sur le travail du rêve.

²⁷ Thérèse Réveillé, Cinq ou six notes sur le Ring, in Superflux n° 4/5, novembre 2011, l'Unébèvue Editeur, p 60.

²⁸ S.Freud, lettre à Fliess du 18-08-1897, op. cit, p. 333.

²⁹ S.Freud, lettre à Fliess du 01-08-1899, op.cit, p. 461. Pour l'édition allemande, Briefe an Wilhelm Fliess 1887-1904, Jeffrey Moussaieff Masson (hg), Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1986, S.399.

A l'esthétique conventionnelle de Fliess, à l'ordre et la mesure qui caractérisent les goûts apolliniens de son interlocuteur, Freud oppose matériellement son choix pour les « rebuts » des civilisations disparues. Contrairement à une idée répandue, il ne cherche pas nécessairement ni systématiquement à faire revivre par les mots et les images les splendeurs de ces empires enfouis : les objets voués traditionnellement à la vénération des contemplateurs se voient ici réduits à l'état de presse-papiers.

La saleté qui colle à ses divinités rassemblées contamine d'un même geste l'image traditionnelle des collections d'antiquités, telle qu'elle est véhiculée par une tradition humaniste.

Pour reprendre une catégorie freudienne, le choix des mots utilisés ici est « surdéterminé ». La crasse des divinités rappelle la poussière des fouilles, la prédilection de Freud pour l'archéologie et « l'Überlebsel », littéralement « les survivances du passé ». Elle évoque également les domaines dégoûtants de la sexualité pour lesquels Freud pose les premiers fondements d'une théorie de la libido. Il en résultera durant quelques mois (du 29 décembre 1897 au 5 mars 1898) une série d'observations que leur caractère choquant, souvent scatologique, conduira Freud à consigner sur des cahiers à part de « drekkologie » et uniquement adressés à Fliess. Dans les cercles scientifiques viennois, chacun le prendrait pour un vicieux pornographe s'il exposait ses idées *in statu nascendi*. Les cahiers de drekkologie, de « merdologie » finiront dans la corbeille à papiers.

Le trajet qui conduit Freud de la Renaissance italienne à l'antiquité se greffe, dans le domaine théorique, à une véritable révolution, irréversible, dans le traitement de la mémoire.

Le 20 janvier 1960, Lacan n'hésitera pas à parler « des débris sur les étagères d'Anna »³⁰ pour qualifier la collection Freud, ce que Lydia Marinelli n'aurait peut-être pas démenti.

Le musée Freud de Londres, par contre, ne semble pas se résoudre à l'idée d'avoir hérité d'une collection de divinités crasseuses, fut-elle transmise par Freud.

Le commentaire de M. Molnar sur ce passage épistolaire est tout simplement déroutant !

« Les divinités peuvent bien avoir été crasseuses (dreckig). Mais le Seigneur n'a-t-il pas créé l'homme à partir de la poussière (Schmutz) ? Et la poussière, ne constitue-t-elle pas le

³⁰ J. Lacan, Séminaire, l'Éthique de la psychanalyse, séance du 20-01-1960.

*matériel grossier de la nouvelle alchimie (la drekkologie), laquelle convertit la poussière en or, l'or du discours scientifique ? Une fonction, à l'intérieur de la cosmogonie freudienne est attribuée à ces divinités minables (schäbig) pour son travail, même si c'est seulement une fonction de presse-papiers. Ultérieurement, ces objets, qui deviennent presque des membres d'honneur de la famille, devaient jouer un rôle plus important. Ils seront cajolés, admirés, probablement même salués et ils accompagneront la famille dans les années 1930 au cours de ses déménagements annuels dans la périphérie viennoise ».*³¹

Référence énigmatique mais appuyée à la Bible et à l'origine de l'humanité, conversion de la poussière en or, rappel de la nature scientifique des travaux de Freud et disparition du caractère « dreckig » des divinités... Ainsi la collection retrouve-t-elle, moyennant métamorphose, ses lettres de noblesse et une place d'honneur dans la demeure de Maresfield Gardens.

Ce commentaire est extrait d'un texte de Molnar intégré au catalogue édité par Lydia Marinelli, mais là encore se creusent des écarts irréductibles entre les auteurs. L'argumentaire de M. Molnar est tout imprégné de la tradition humaniste. A la contamination, il substitue la conversion, la mutation d'un état à un autre. Progressivement deux voies et deux directions se dessinent .

Après avoir insisté sur les dimensions tactiles, sensorielles et sémantiques susceptibles de dicter les réactions de tout collectionneur face à sa collection il écrit que « *le pur plaisir esthétique devant ces antiquités merveilleuses (vorzüglich) n'est pas à sous-estimer* ». ³²

Lydia Marinelli, au contraire, insiste sur le fait que l'objet ne montre rien et qui plus est, rien qui donnerait une quelconque « positivité » à la psychanalyse.

« Ce que les objets exhumés rendent tangibles pour Freud ce n'est pas l'héroïsme de l'exhumation mais les couleurs détruites par leur exposition à la lumière du jour... Freud se pose ici comme propriétaire d'une collection, qui s'oppose de manière certaine au principe de la muséologie. Non seulement les passions individuelles décident de la forme de la collection, mais dans leur référence à la signification de l'éphémère, les statuettes conservent

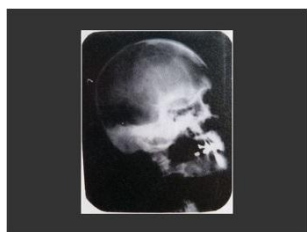
³¹ M.Molnar, Die Abenteuerlust des Sammlers, in catalogue de l'exposition, op. cit, p.39.

³² Ibid, p.42.

*un trait anti-muséal. Ce qui n'est pas conservé chez elles les rend significatives et contredit ce à quoi aspire un musée, à savoir empêcher la dégradation ».*³³

Cette référence à la dégradation jette une lumière crue et étrange sur un sujet qui fait son apparition une vingtaine d'années après la rupture avec Fliess et dont l'importance en lien avec la collection reste difficile à définir : le cancer de Freud et sa matérialisation sous la forme d'une prothèse.

Divinités dégoûtantes et divinités prothétiques : l'apparition de l'objet monstre

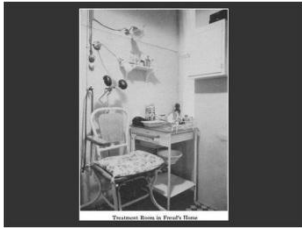


En février 1923, Freud découvre du côté droit de son palais une tumeur qui doit être excisée. Trente-deux opérations suivirent cette première intervention. En août 1923, le professeur Pichler, spécialiste de chirurgie oro-faciale, entreprend une opération radicale : l'excision des maxillaires et du palais du côté infecté. Cette opération, effrayante, conditionna la fixation d'une prothèse pour obturer la cavité provoquée par l'opération et que Freud appelait « le monstre ». Pichler ne lui donne que cinq ans à vivre.

Lorsque Freud entame la « chronique la plus brève » il est déjà en sursis. Elle n'est donc pas « la plus brève » seulement par la concision des entrées, mais parce qu'elle tisse la trame d'une vie menacée à court terme. Elle dessine, pour le moins, un enchevêtrement d'évènements où se mêlent la réalisation de textes capitaux, le développement des correspondances, notamment avec les femmes, les décès, l'acquisition progressive des antiquités, les déplacements dans des centres de soins et l'évolution de la maladie. La chronique serait à lire comme une liste des listes dont l'agencement, au-delà des faits consignés, est sans cesse modifiable par le lecteur. Si celui-ci se penche sur la fréquence des noms cités, il s'aperçoit sans surprise que celui d'Anna est le plus souvent évoqué (49 fois).

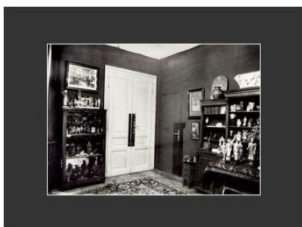
³³ Lydia Marinelli, Introduction au catalogue, op. cit, p. 18.

Il existe 28 occurrences pour Marie Bonaparte et 20 pour le médecin Pichler, ce qui est considérable. Le cancer de la mâchoire, les accidents cardiaques, le développement d'une surdité secondaire deviennent des  v nements collectifs, provoquant la multiplication de consultations auprès de spécialistes.



Les soins quotidiens nécessitent l'aménagement d'un petit local d'infirmierie personnel, que le jeune Engelmann photographie en 1938.

Le plus étonnant n'est pas l'existence de ce local, dict e par la nécessité, mais bien le choix de son emplacement à Vienne : contigu au cabinet de consultation de Freud, dans une proximité frappante avec le travail, la collection d'antiquités et le divan. Cette disposition témoigne de la place centrale occup e par la maladie. L'objet prothèse nécessite des soins à renouveler dans la mise en place quotidienne et compliqu e de ce corps étranger. L'organisation des rendez-vous et des déplacements autour de cet objet apparemment « hors série » ne semble pas interroger Rita Ransohoff, pourtant charg e, en 1976, de commenter les planches 19a et 19b du photographe.



Elle  crit : Planche 19a

« *La porte d'entrée du cabinet du psychanalyste. L'itinéraire d'Engelmann autour de la pièce nous ramène à la porte d'entrée. Derrière nous,   droite, se trouvent le divan et le fauteuil de Freud.   côté de l'entrée, une porte discrète, recouverte du même papier sombre que le mur.*

Ceux des patients qui ne voulaient pas être vus l'empruntaient pour sortir, afin de ne pas repasser par la salle d'attente ».

Planche 19b

« *Le cabinet médical personnel de Freud.*

La même porte menait aussi au cabinet médical personnel de Freud où son médecin, Max Schur, venait chaque jour l'examiner et soigner son cancer de la mâchoire qui était apparu pour la première fois en 1923. Freud subit une trentaine d'interventions chirurgicales et dut porter une prothèse douloureuse, incommode, et qui le gênait pour parler ».³⁴

En 1927 et 1928, les ressorts de la prothèse occasionnaient des blessures incessantes. Pour cette raison le stomatologue berlinois Schröder organisa le séjour de Freud au Schloss Tegel de Berlin en mai 1930 et envisagea la pose d'une toute nouvelle prothèse. Initialement le séjour est prévu pour une période de trois semaines. Il durera en réalité trois mois, du 05 mai au 27 juillet car Schröder est incapable de tenir les délais.

Le Schloss Tegel est un centre de soins créé en 1927 par Ernst Simmel sur le modèle des grandes cliniques de l'époque comme Bellevue ou le Burghölzli et devint un des hauts lieux de l'introduction des méthodes freudiennes dans le traitement des toxicomanies, de l'alcoolisme et des névroses graves. Vingt-cinq patients y furent soignés entre 1927 et 1930, dont Freud. En dépit de tous les efforts de la communauté freudienne, la clinique dut fermer ses portes en raison de problèmes financiers. Freud offrit à Simmel un des anneaux du Comité Secret.

Pendant cette hospitalisation, il est tenu de réduire considérablement sa consommation de tabac.

Deux jours seulement après son arrivée à Berlin il se rend chez l'antiquaire.

Mercredi 07 mai, Lederer 1^{re} visite

Le vendredi 9 mai, il adresse un courrier à sa famille où s'exprime très clairement l'intrication des deux dépendances vis-à-vis du tabac et des antiquités.

« Seuls les cigares me manquent. Quoi que je fasse échoue. Boire du vin, écrire des lettres, manger des dattes : rien ne les remplace. Les antiquités ont pu être un remède, mais on ne peut pas en acheter indéfiniment ».³⁵

³⁴ Rita Ransohoff, Légende des photographies, in Edmund Engelman, Berggasse 19, op. cit, version française, p. 35.

³⁵ S.Freud/ Meine Lieben, lettre du 09-05-1930, musée Freud de Londres, texte original in Sigmund Freud, Chronique la plus brève, notes et références, p. 276.

L'année suivante, comme le souligne Jones, l'infamale prothèse s'avérait toujours insatisfaisante. Marie Bonaparte et Ruth Mac Brunswick contactent un dentiste arménien réputé de Boston, le docteur Kazanjian.

*« Il demanda des honoraires de 6000 dollars pour ce voyage. Il travailla sur sa prothèse pendant vingt jours, mais le résultat fut loin d'être satisfaisant. Ces dames avaient eu les meilleures intentions du monde mais les conséquences de leur démarche s'avèrent malheureuses pour les finances des éditions ».*³⁶

L'obtention du prix Goethe, l'année précédente, avait modifié l'attitude du public à l'égard de Freud, mais celui-ci désirait avant tout une prothèse *« qui n'exigerait pas d'être la principale préoccupation d'une existence »*.³⁷

Michael Molnar fait remarquer qu'un écho de ce thème se glisse dans la 2^{ème} édition de son texte *« Malaise dans la culture »* lorsque Freud évoque que l'homme est devenu pour ainsi dire *« un dieu prothétique, vraiment grandiose quand il revêt tous ses organes auxiliaires ; mais ceux-ci ne font pas corps avec lui et ils lui donnent à l'occasion beaucoup de mal »*.³⁸

Dans la chronique, l'année 1931 se caractérise par une chute sensible des entrées relatives aux achats d'antiquités au regard de l'année précédente et par l'irruption des occurrences ayant trait aux douleurs et aux interventions médicales.

Mercredi 14 / jeudi 15 janvier, douleurs périostite la nuit.

Mardi 20 janvier, radios chez le Dr Pressler

Samedi 07 février, électrocution chez Pichler

Mercredi 11 février, tétanie

Mercredi 11 février, S.Zweig. La guérison par l'esprit.

Mardi 14 avril, consultation Pichler

Mardi 22 avril, consultation Holzknicht

³⁶ E. Jones, La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, volume III, op. cit, p. 184.

³⁷ Ibid, p. 185.

³⁸ S. Freud, [1930], Das Unbehagen in der Kultur, Le malaise dans la culture, Paris, P.U.F, 1995, p. 35.

Jeudi 24 avril, Auersperg opération

Suite à la consultation avec Holzkecht, éminent radiologue, Freud se soumit à une dixième opération de son cancer à la clinique de Auersperg à Vienne. Comme beaucoup de pionniers de la radiologie, Holzkecht était atteint d'un cancer dû à une trop grande exposition aux rayons et il était en attente d'une vingt-cinquième opération lorsqu'il reçut Freud. Holzkecht était également membre de l'Association Psychanalytique de Vienne.

Le rapport du spécialiste Jacob Erdheim sur la tumeur de Freud constituait, selon Max Schur, « un chef-d'œuvre d'examen pathologique ».

Vendredi 31 juillet, dentiste arménien de Boston

Samedi 1^{er} août, nouvelle prothèse Kazanjian

Vendredi 07 août, Dr Stein à cause saignements de nez

Lundi 10 août, travail Kazanjian commencé

Samedi 29 août, départ Kazanjian. Nouvelle prothèse

Dans cet inventaire des douleurs et des interventions sur le corps malade l'entrée du 11 février est double :

Mercredi 11 février, Tétanie.

Mercredi 11 février, S. Zweig. La guérison par l'esprit...

D'après Pichler, qui tenait des notes extrêmement détaillées, la crise de tétanie était liée à la douleur provoquée par l'insertion de la prothèse lors d'un soin.

Le même jour, Freud reçoit le dernier livre de Stefan Zweig : La guérison par l'esprit. Dans cet essai audacieux, Zweig retrace l'histoire des psychothérapies depuis Mesmer dont il fait l'ancêtre de la psychanalyse. Ultérieurement, Freud exprimera son agacement envers Zweig qui le fait apparaître au public en compagnie de Mesmer. Le 17 février, une semaine après la réception du livre, il est ainsi amené à rectifier, dans une lettre à l'auteur, ce qui lui paraît

erroné dans cet essai. Curieusement, la contestation ne portera pas explicitement sur la présentation de l'œuvre freudienne, mais sur le portrait de la personne Freud. Ce sont vraisemblablement les dernières lignes du « portrait caractérologique » qui provoquent scepticisme et désapprobation lorsque Zweig le présente comme « génie de la sobriété, qui aime manifester ce qui, en son être, est sobre et non ce qui est génial », chez qui « seule apparaît d'abord la mesure, le démesuré se révélant plus tard en profondeur ».³⁹ La réponse de Freud est sans équivoque.

« ... Je m'empresse d'exprimer ma satisfaction de ce que vous ayez reconnu les traits les plus marquants de mon cas. Notamment en ce qui concerne les résultats obtenus moins grâce à l'intelligence qu'au caractère. C'est le centre de votre conception et c'est bien ce que je crois moi-même. Sans cela je pourrais m'élever contre le fait que vous mettiez l'accent sur l'élément petit-bourgeois de ma personne ; le lascar (Kerl) est tout de même un peu plus compliqué. Votre description ne s'accorde pas avec le fait que j'ai eu, moi aussi, mes céphalées et mes états de fatigue, comme tout le monde, que j'ai été un fumeur passionné (je voudrais l'être encore) qui attribuait au cigare le rôle le plus important dans la maîtrise de soi-même et dans la ténacité au travail ».⁴⁰

Lorsque Zweig publie cette esquisse biographique, Freud lui fait savoir que les attributs traditionnels du bourgeois correct, à savoir le cigare (mais on peut ajouter la collection d'antiquités) sont chez lui en quelque sorte dénaturés, altérés par le rapport étroit, multiple et complexe qu'ils entretiennent avec son travail. Pendant la guerre, en pleine pénurie de denrées alimentaires, (*Lebensmittel*, littéralement, moyens de subsistance), Freud comptait sur son ami Eitingon pour lui faire parvenir d'Allemagne de l'*Arbeitsmittel*, de l'activateur de travail, néologisme pour désigner le tabac.

La réponse de Freud à Zweig entre en résonance certaine avec une lettre adressée huit ans plus tôt à Lou Andreas Salomé, quelques jours seulement après sa première opération de la mâchoire. En quelques mots il désigne le costume que l'entourage familial et médical a taillé pour lui.

³⁹ Stefan Zweig [1931], *Die Heilung durch den Geist : Mesmer, Mary Baker, Sigmund Freud*, en français : Sigmund Freud, la guérison par l'esprit, Paris, Le Livre de Poche, 1932, 1999, pp. 46-56.

⁴⁰ S.Freud/ S. Zweig, lettre du 17-02-1931, in *Correspondance*, Paris, Rivages, 1991.

« Mais ainsi, je peux vous apprendre que je peux de nouveau parler, mâcher et travailler, je suis même autorisé à fumer, d'une manière certes mesurée, prudente, pour ainsi dire de petit-bourgeois. Le médecin de famille m'a même offert un fume-cigare pour mon anniversaire qui, du reste, a été fêté, comme si j'étais une diva d'opérette ou comme si c'était le dernier de la liste. Le pronostic, même après l'opération est bon. Vous savez que cela signifie une éclaircie minime dans l'incertitude qui plane sur de telles années ». ⁴¹

Sobriété, prudence, mesure, tels sont les traits que l'iconographie essentiellement anglaise et allemande continue de servir sans fléchir dans les musées, les expositions et les rétrospectives quel que soit le média. En 1976, le livre publié pour la première fois dans sa version originale, en allemand, par Ernst, Lucie Freud et Ilse Grubrich – Simitis sous le titre : Sigmund Freud , sein Leben in Bildern und Texten est à ce titre assez édifiant. ⁴² Il regroupe chronologiquement un matériel d'images et de documents, suivant une sélection savante d'extraits puisés dans la correspondance de Freud ou d'allusions autobiographiques. Le choix des images, les passages de lettres et les commentaires sélectionnés renvoient inmanquablement le lecteur à l'album de famille propre et présentable. Sobriété, prudence et mesure à toutes les pages.

Un autre choix aurait pu mettre en évidence, par exemple, que la relation entre Freud et Fliess ne résistera pas longtemps à l'injonction de modération et de prudence infligée par le médecin berlinois à son ami lorsqu'il s'agira de faire plier le lascar... De 1893 jusqu'en 1896 Fliess n'aura de cesse de lui imposer son goût pour les sculptures florentines et ses références un peu molles à l'art Renaissance, de l'inviter à la tempérance puis de le contraindre à l'abstinence totale de son « *Arbeitsmittel* ». Cependant, dès le 12 juin 1895, Freud lui écrit que c'est bientôt peine perdue.

« J'ai recommencé (à fumer) parce que cela continuait à me manquer (après 14 mois d'abstinence) et parce qu'il faut traiter bien le lascar psychique (*psychischen Kerl*), sinon il ne travaille pas pour moi. Je lui demande vraiment beaucoup. Ce tourment est le plus souvent surhumain ». ⁴³

⁴¹ Lou Andreas-Salomé, lettre de S. Freud du 10-05-1923, in Correspondance avec Sigmund Freud, Paris, Gallimard, 1970.

⁴² Ernst Freud, Lucie Freud, Ilse Grubrich-Simitis, Sigmund Freud : sein Leben in Texten und Bildern, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1976, traduction française, Sigmund Freud , Lieux, visages, objets, Paris, Gallimard, 1979, 2006.

⁴³ S. Freud, lettre à Fliess du 12-06-1895, op. cit, p171.

Après la lettre du 04 décembre 1896 celui-ci ne fera plus jamais aucune allusion au tabac et à sa consommation. La désormais très célèbre lettre du 06 décembre 1996 qui lui fait suite anticipe déjà la rupture entre les deux hommes. La mise en réserve de la question du tabac inaugure une période féconde en découvertes théoriques, notamment en ce qui concerne la trace mnésique. S'il fallait apporter une preuve supplémentaire de l'étrange intrication entre la passion du fumeur et celle du collectionneur, cette lettre constitue également la toute première occurrence à l'émergence d'une petite collection qui ne cessera de se diversifier, de sortir des rails et de s'amplifier jusqu'à l'extravagance laissant loin derrière elle les références convenues à l'art italien si chères à Fliess.

Il existe sans doute un trait de génie chez Freud à considérer ses deux passions comme des penchants personnels, des « activateurs de travail » et à les écarter de toute investigation psychanalytique. Cette part « d'inalysé » trouvera preneur à la rubrique très convoitée de la psychologie du collectionneur ou de la psychanalyse du fumeur. Il ne manquera pas de textes freudo-lacaniens pour souligner que « l'addiction » (sic !) au tabac a mené Freud à la destruction et à la mort, « dans une volonté d'aveuglement qui mérite d'être interrogée ».⁴⁴ Ces initiatives sont d'autant plus discutables qu'elles soumettent autoritairement « l'inalysé » à une grille interprétative sans l'avis du propriétaire. Décliner le désir ardent de fumer chez Freud en terme « d'équivalent masturbatoire » ou celui de collectionner en terme de « sublimation de tendances érotiques anales » sans même toujours les mettre en rapport ou en les isolant de l'environnement, des réseaux collectifs et de leur « conditions de possibilités », voilà ce qui pourrait peut-être participer d'une volonté d'aveuglement concertée.

Parallèlement, la prothèse reste un « objet à part » dans l'iconographie freudienne et elle est tout juste évoquée dans « l'album de famille » édité par I. Grubrich-Simitis.

Le livre consacre 35 pages à un chapitre intitulé : l'extension de la psychanalyse ; la maladie : 1923-1932. Cependant, il n'existe que trois brèves occurrences ayant trait à la maladie et à sa matérialisation. Le diagnostic de cancer est simplement mentionné p. 247. Cette évocation est précédée par la publication de deux photos recadrées présentant Pichler le chirurgien et Schur le médecin de famille. Est également sélectionné le passage d'une lettre de Freud à Lou

⁴⁴ Voir notamment la quatrième de couverture et les chapitres 19 à 22 du livre de Philippe Grimberg, Pas de fumée sans Freud, Psychanalyse du fumeur, Paris, Fayard/Pluriel, 2010.

Andreas Salomé, du 08 mai 1930 dans laquelle il évoque qu'il est à Berlin au sanatorium de Tegel où le chirurgien Schröder met au point une nouvelle prothèse.

Dans l'iconographie freudienne, la maladie de Freud, concrétisée par le « monstre », continue de subir un traitement isomorphe à celui des objets de la collection, réduite à sa forme « élégantissime » et dont l'intrication avec le tabac comme « *Arbeitsmittel* » est rapidement mentionnée. Un traitement soigné, incroyablement désincarné, sans aucun rapport avec une réalité du vivant pourtant présente dans la chronique, notamment en 1939, dans ce qu'elle a parfois de plus repoussant.

Mercredi 12 juillet, Schur revenu

Pour cette entrée, Molnar mentionne les impressions du médecin sur l'état de santé de Freud.

« J'arrivai à Londres le 08 juillet 1939... Sur la pommette droite, la peau était légèrement décolorée. Il avait perdu presque toute sa barbe du côté droit par suite des radiothérapies. Dans la zone de la dernière lésion, il y avait du tissu nécrosé et fétide ».

Mardi 1^{er} août, Abandon de la pratique

Les archives mentionnent une grave défaillance cardiaque le mois précédent mais l'abandon de la pratique est surtout liée à une dimension que les biographes répugnent à mettre en avant : l'odeur pestilentielle qui émanait de la bouche de Freud, due à une nécrose osseuse, et qui devenait de plus en plus insupportable.

La chronique se termine le 25 août 1939. La dernière note consignée par Freud tient en trois mots : Panique de guerre...

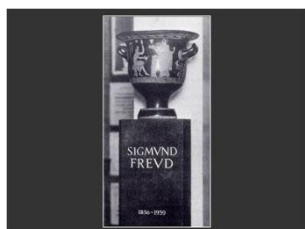
Le 03 septembre la guerre est déclarée

Le 23 Septembre Schur fait une double injection de morphine à Freud qui s'éteint à 3 heures du matin.

Dans le post-scriptum qui clôt la chronique on peut lire :

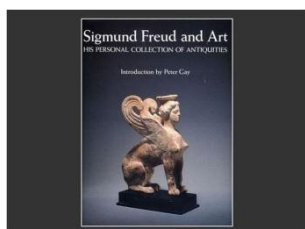
« Au cours du mois de septembre, l'état de santé de Freud empira progressivement. Des infections secondaires putrides creusèrent sa joue jusqu'à former un trou. L'odeur des tissus atteints chassait Lün, son chow-chow préféré... ».⁴⁵

Lors de ses derniers jours, son lit fut installé en bas, dans le bureau, au milieu des antiquités, où Anna s'installa elle-même nuit et jour pour lui assurer une présence permanente.



Après que Freud ait passé une partie de son existence à accueillir des objets exhumés, c'est un cratère grec, offert par Marie Bonaparte en 1931 qui va recueillir ce qui reste de lui. Freud sera incinéré au crématorium de Golders Green le 26 Septembre. Après une intervention en anglais de Jones c'est Stefan Zweig, en allemand, qui prononcera l'oraison funèbre.

Expositions et polémiques : l'affaire des coupes « dérobées » et l'héritage juif de Freud



Six ans après l'inauguration du musée Freud de Londres, une première exposition itinérante est organisée aux Etats-Unis en 1989 dans la ville de Philadelphie, intitulée *The Sigmund Freud Antiquities: Fragments from a Buried Past*, laquelle donna lieu à la production d'un imposant catalogue sous le titre *Sigmund Freud and Art: His Personal Collection of Antiquities*.⁴⁶ Edité par Lynn Gamwell, directrice du University Art Museum de la State University de New York à Binghamton et Richard Wells, la couverture du catalogue présente le fameux vase en forme de Sphinx, en relation directe avec une des théories centrales de la psychanalyse, à savoir le complexe d'Œdipe. On y

⁴⁵ S.Freud, Chronique la plus brève, op. cit, p. 264.

⁴⁶ Lynn Gamwell, Richard Wells, Sigmund Freud and Art: his Personal Collection of Antiquities, London, Thames and Hudson, 1989.

retrouve, entre autres, un texte de Peter Gay. Cette exposition, constituée de soixante-sept pièces est entièrement et exclusivement consacrée à la collection égyptienne, grecque, romaine et étrusque et se veut avant tout « esthétique ». Elle circulera aux Etats-Unis dans douze villes différentes pendant trois ans jusqu'en 1993.

Dès 1990, une polémique éclate entre Michael Molnar, directeur du musée Freud de Londres et Yosef Hayim Yerushalmi, alors que celui-ci s'apprête à publier son livre *Freud's Moses : Judaism Terminable and Unterminalable*.⁴⁷



Historien de formation et citoyen américain, il se rend à l'exposition dès 1989 puis interpelle Lynn Gamwell après avoir constaté qu'aucun objet juif n'a été présenté. Dans une lettre cette dernière lui fait savoir « qu'on venait de découvrir au musée Freud de Londres divers objets, manifestement passés inaperçus jusque-là, ayant trait à l'identité juive de Freud ».



Il existe en effet trois objets visibles à Maresfield Gardens : une eau-forte de Rembrandt, « Les juifs à la synagogue », une gravure de Kruger représentant Moïse soulevant les tables de la loi ainsi qu'un chandelier de Hannukah en bronze. A cela s'ajoutent deux coupes pour le Kiddush, dont les photos d'Edmund Engelman attestent l'existence en 1938 à la planche 15 et 17 mais qui n'ont jamais été retrouvées. Yerushalmi publie un « post-scriptum provisoire » daté du 22 juillet 1990 où « il offre » dit-il « des observations pour ce qu'elles valent ».

⁴⁷ Yosef Hayim Yerushalmi, *Freud's Moses : Judaism Terminable and Interminable*, Yale University Press, 1991, traduction française, *Le Moïse de Freud, Judaïsme terminable et interminable*, Paris, Tel Gallimard, 1993.

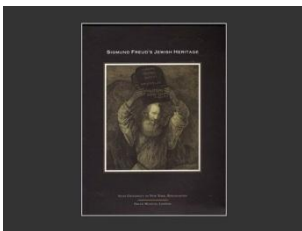


« En attendant, j'aimerais beaucoup savoir pourquoi les objets juifs mentionnés plus haut n'ont pas été mis à la disposition des organisateurs de l'exposition et des rédacteurs du catalogue, pourquoi ils sont « manifestement passés inaperçus jusque-là ».

Molnar se dira, à juste titre, très blessé par les propos de Yerushalmi, d'autant plus que celui-ci ne manquera pas d'insérer ce post-scriptum de trois pages au cœur de son essai, destiné au public, sur Le Moïse de Freud. Trois pages résolument délétères.⁴⁸



La traduction française de 1993 possède une note de bas de page, de l'éditeur, absente dans l'édition américaine originale. Cette note précise que « tous ces objets ainsi que le reste de la collection de Freud, ont été exposés au Jewish Museum à New York, en novembre 1991. Cette exposition a donné lieu à un catalogue et à une présentation introductive en 16 pages par Yosef H. Yerushalmi, « The Purloined Kiddush Cups : Reopening the Case on Freud's Jewish Identity ».



Le catalogue, intitulé *Sigmund Freud's Jewish Heritage* sera édité par la State University de New York et le musée Freud de Londres dès 1991.

Une recherche sur le parcours de ces objets, afin de savoir s'ils ont été utilisés par Freud pour des cérémonies rituelles ou s'ils sont de « simples » objets de collection, tel serait l'enjeu des recherches de Yerushalmi mais une lecture un peu attentive des textes confronte très vite le

⁴⁸ Ibid, pp. 201 – 203 dans l'édition française.

lecteur à une véritable affirmation, d'autant plus indiscutable qu'elle est affichée sous sa forme dénégatoire :

« Je ne prétends pas un instant qu'il utilisa ces objets aux fins pour lesquelles ils étaient destinés, pas plus qu'il rendait un culte à ses divinités égyptiennes ».

Cette forme rhétorique est tout à fait caractéristique de l'essai sur le Moïse de Freud, cela dès le préluce, rédigé le 4 juillet 1990. On peut en effet lire page 22 :

- Ce livre ne cherche pas à prouver que la psychanalyse est « juive », même si, finalement, il aura à se demander si Freud l'a pensée telle, ce qui est une toute autre affaire.
- Ce livre ne se veut pas une exploration de la vie ou de l'identité juive de Freud, sauf lorsque cela devient indispensable pour comprendre la signification de *l'homme Moïse et la religion monothéiste*.
- Ce livre ne se veut pas polémique, bien que j'aie été obligé de prendre directement à partie un certain nombre de chercheurs importants sur des points fondamentaux qui nous séparent.

L'essai de Yerushalmi érige une nouvelle historiographie qui divisera les chercheurs, y compris et surtout dans la communauté juive et dont Derrida dénoncera brillamment les limites dans une contribution au débat sur les archives en 1995.⁴⁹ Celui-ci soulignera le problématique statut scientifique du *Monologue avec Freud* qui couvre 35 pages dans un ouvrage d'érudition où Freud, interlocuteur fantôme, se retrouve dans la situation d'être circonscrit une deuxième fois, sans qu'il lui soit possible de répondre.

L'historien occuperait la position du patriarche, d'« archonte de l'archive ». Derrida reprochera surtout à Yerushalmi d'avoir négligé la force du refoulement. Que les hébreux

n'aient pas rapporté le meurtre de Moïse, qui constitue une des clés de voûte de la démonstration freudienne, n'est nullement la preuve que celui-ci n'a pas eu lieu.

⁴⁹ Jacques Derrida, *Mal d'archive, Une impression freudienne*, Paris, Galilée, 1995.

« Simplement, ajoute Derrida, les textes de cette archive ne sont pas lisibles par l'histoire ordinaire et c'est tout l'intérêt de la psychanalyse, si elle en a un ».

Si on suit le raisonnement de Derrida il faudrait étendre le concept d'archive à la virtualité.

C'est tout le problème de Yerushalmi d'aller chercher la preuve -l'archive- de la judéité de Freud, dans une dédicace en hébreu écrite par son père, Jakob, qui établirait que Freud connaissait mieux la langue sacrée qu'il ne l'a prétendu.

C'est également à cet endroit qu'il convoque la collection d'antiquités de Freud, dans une perspective paradoxale, puisqu'il la soumet à un nouvel inventaire dont il est le grand ordonnateur, seul capable de décider ce qui en fait partie et ce qui en est exclu. Cette posture étrange contraint l'historien à aller chercher les traces de la judéité de Freud là où il n'a pourtant aucune chance de les trouver, à savoir au milieu des débris qui s'entassent sur les étagères d'Anna.

Après la mort de Yerushalmi en 2009, un hommage lui est rendu en avril 2011 au musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme à Paris qui rassemble Nora, Sibony et Molnar. Ce dernier revient longuement sur « la polémique des coupes pour le Kiddush » et mentionne que Yerushalmi avait violemment reproché au musée de Londres de cacher délibérément la judéité de Freud. La réfutation de Molnar, apparemment candide, n'en reste pas moins déconcertante. Après avoir expliqué qu'il n'était pas conservateur du musée à l'époque, il ajoute que la conservatrice concernée « n'aimait que les beaux objets et la période classique et que les quelques objets juifs de la collection ne sont de toute façon pas esthétiques ».⁵⁰

La polémique entre le musée Freud de Londres et Yerushalmi trouve un écho chez Lydia Marinelli lorsqu'elle organise son exposition *Meine...alten und dreckigen Götter* au 19, Berggasse du 18 novembre 1998 au 7 avril 1999 puisqu'il s'agit avant tout, via la collection d'antiquités, de remettre en jeu les modes de construction de la réalité, de trouver les coordonnées pour un traitement autre des archives et de réintroduire ce que Yerushalmi semble avoir exclu : l'archive dans ses rapports avec la discontinuité.

⁵⁰ Voir site akadem, Le campus numérique juif, conférences. Hommage à Y. H. Yerushalmi. Yerushalmi et ses rencontres (109mn). Michael Molnar (La polémique autour de Freud, 15mn). Pierre Nora, Nicolas Weill (modérateur), Annette Wieviorka, Paris, avril 2011.

Lydia Marinelli, ou l'exposition « d'évidences surprenantes »



L'Exposition se déroule dans un contexte institutionnel agité, animé par la succession de Löwenthal aux commandes de la Société Sigmund Freud, laquelle gère les affaires du musée. Au cours de l'année 1999 il se voit en effet contraint de céder le pouvoir à Inge Scholz Strasser, directrice du musée depuis 1996, personnalité décrite dans la presse autrichienne comme autoritaire, imprévisible, amplement controversée pour sa gouvernance du musée et pour la très grande brutalité de ses relations avec les salariés.

Dans un texte rédigé en anglais, à la mémoire de Lydia Marinelli après son suicide en septembre 2008,⁵¹ Andreas Mayer, qui a étroitement travaillé avec elle, évoque également une période de franche hostilité entre les deux musées de Londres et Vienne, à laquelle elle parviendra temporairement à mettre un terme :

« J'ai constaté ses talents diplomatiques (et même thérapeutiques) lorsque des objets [de la collection] du musée Freud de Londres ont été transférés à Vienne en 1998, une initiative qui aurait échoué si elle n'avait pas mené à bien une trêve provisoire entre les deux directions. Installer une image de Freud et de la psychanalyse qui s'écartait des idées reçues s'avérait une entreprise laborieuse et exaltante (a challenging business, entreprise à la fois exaltante et « provocatrice »).

Lors de ces journées courageuses les objectifs fixés pouvaient se résumer à un principe : inventer « des tactiques globales pour lutter contre la débilite qui imprègne régulièrement la commémoration de Sigmund Freud, non seulement à Vienne mais partout ailleurs ».

Le « partout ailleurs » est une allusion à peine masquée à une autre exposition qui se déroule simultanément outre-atlantique, à la Librairie du Congrès de Washington. Intitulée *Freud, Conflict and Culture*, celle-ci était initialement prévue en 1996 mais dut être différée en raison d'une fronde menée par des chercheurs qui dénonçaient « le manque de perspective critique »

⁵¹ Andreas Mayer, In Memoriam : Lydia Marinelli (1965-2008), The Historian of the Freud Museum : Lydia Marinelli, in *Psychoanalysis and History* 11(1), 2009.

et en contestaient « l'honnêteté intellectuelle ». Le résultat de cette fronde fut non seulement le report de l'exposition au 15 décembre 1998 mais la négociation d'un compromis. Dans cette exposition pédagogique qui rassemblait pas moins de 180 documents, les séries de vitrines furent accompagnées de citations critiques, telle celle de Nabokov :

« Libre aux naïfs et aux imbéciles de croire que les maladies mentales peuvent être soignées par l'application quotidienne de mythes grecs poussiéreux à leurs parties génitales ».

Le deuxième compromis prit la forme d'un catalogue insérant les contributions de Kramer et Grünbaum très violentes pour la doxa freudienne.⁵² Au moment de la controverse en 1996 Lydia Marinelli, lors d'une intervention orale au musée de Vienne, avait ironisé sur le fait qu'elle était missionnée par l'institution pour « sauver Freud de ses détracteurs ».

Dans ce contexte, elle réussit cependant à négocier avec la direction de Londres un prêt de 120 objets puis un travail en commun pour l'élaboration de huit textes destinés à un catalogue exclusivement en allemand dont trois sont produits par les anglo-saxons Michael. Molnar, Erica Davies et John Forrester.



Mais une grosse surprise attendait les commanditaires viennois. Bien que le titre de l'exposition fût tiré d'une citation de la correspondance de Freud, ce choix apparut rapidement suspect à la direction viennoise. Le concept de l'exposition s'appuyait en effet sur une représentation qui contrevenait aux attentes et aux consignes. Loin de présenter les pièces de la collection comme des œuvres d'art, des trophées qui enfin seraient « revenus à la maison », Marinelli choisira une ordonnance extrêmement rigoureuse des objets dans l'espace pour produire un effet de distanciation et mettre en pleine lumière la rupture historique après 1938.

⁵² Catalogue de l'exposition, Michael S. Roth, Freud, Conflict and Culture, Essays on his Life, Work and Legacy, New York, Ed Alfred A. Knopf, 1998.



L'option de Marinelli entre rétroactivement en collision avec une décision désastreuse, prise une quinzaine d'années plus tôt, sur l'initiative de Löwenthal. Hormis le mobilier de la salle d'attente et un petit choix d'antiquités qu'Anna avait cédé à l'inauguration du musée de Vienne en 1971, tout ce qui avait constitué l'environnement de Freud était resté à Londres. Or, à l'occasion d'une rénovation de la Praxiswohnung en 1984, Löwenthal, avait fait apposer des agrandissements de la « photoserie » d'Engelman sur un tiers de la hauteur des murs et sur toute la surface du bureau de consultation. Ce montage devait compenser l'absence de la collection d'antiquités et du divan, promu au rang d'objet mythique. L'objectif était d'offrir au visiteur une représentation optique des locaux en 1938.



Il ne s'agissait en aucun cas pour Löwenthal de nier la réalité de la rupture historique ni de taire la tragédie qui s'était abattue au 19, Berggasse ou à Vienne, bien au contraire. Celui-ci a d'ailleurs écrit un article d'une vingtaine de pages, qui reste une référence pour les germanophones et qui retrace longuement la déportation des sœurs Freud dans les camps d'extermination.⁵³ L'initiative de 1984 participe plutôt de l'évocation forcée, de l'habillage « kitsch », de ce que les germanophones nomment Verkitschung, dans un mot qui renferme une idée précise mais impossible à traduire.

L'exposition sur la collection contribue pour Marinelli et le visiteur à réfléchir sur le lien entre une absence constitutive et une institution qui cherche, tout en ratant magistralement son objet, à ancrer son passé et les événements du printemps 1938.

⁵³ Harald Leupold – Löwenthal, Die Vertreibung der Familie Freud 1938, in Sigmund Freud House Bulletin 12/2, Freud Museum Wien, 1988.



En juin 1938, après que furent stockés les meubles, les livres et la collection d'antiquités de Freud, le jeune photographe Edmund Engelman retourna encore une fois dans l'appartement vide avant de quitter l'Autriche. La série de clichés qu'il venait juste de finir sur Freud et son domicile devait se révéler plus tard comme un témoignage historique irremplaçable. Cependant une image qu'il ne pouvait plus conjurer avec son Leica, devait s'inscrire durablement dans sa mémoire, celle d'une trace(*outline*), au pied d'un mur, laissée par le divan sur le parquet, ce qu'il relatera dans un texte rédigé et publié initialement en anglais. C'est cette « ombre (*ghost*), ce spectre du divan qui ne cessera de fasciner Marinelli. La traduction allemande validée par Engelman, lui-même viennois, propose *Fleck*, littéralement, tache, pour traduire *outline* et « *Schatten* » mis entre guillemets, littéralement, ombre, pour traduire *ghost*.⁵⁴

Toute la réflexion de Marinelli est orientée, d'un côté par sa rencontre effective et son dialogue avec Engelman en 1995, de l'autre par une formule de Walter Benjamin, souvent citée par ses spécialistes, issue semble-t-il de sa correspondance mais dont la source initiale reste résolument obscure.

« Une présentation à laquelle manque l'élément de surprise a une action bêtifiante. Ce qui est donné à voir ne doit jamais être la même chose, ou un peu plus ou un peu moins que ce que dit le commentaire, mais doit comporter quelque chose de nouveau, « un truc de l'évidence » (*einen Trick der Evidenz*) impossible à transmettre par la parole ».

« *Verdummend wirkt nämlich jede Veranschaulichung, in der das Moment der Überraschung fehlt. Was zu sehen ist, darf nie dasselbe oder einfach mehr, oder weniger sein, als was die Beschriftung sagt, sondern es muss etwas Neues, einen Trick der Evidenz mit sich führen, den man mit Worten grundsätzlich nicht erzielen kann* ». ⁵⁵

⁵⁴ L'édition française étant privée de toutes les notes et références, se reporter à l'édition originale américaine : Edmund Engelman, A Memor, in Berggasse 19, Sigmund Freud's Home and Offices, Vienna 1938, Basic Books, Inc., Publishers, New York, 1976, pp. 131-143.

⁵⁵ Walter Benjamin, 10 octobre 1928, cité par Rolf Tiedemann, Christoph Gødde et Henri Lönitz, Walter Benjamin 1892-1940, (=Marbacher Magazin 55), Marbach 1990, 7.

Les développements de Marinelli sur la muséologie et les références à Benjamin dont les prescriptions restent incompatibles avec les options initiales du musée sont absentes du catalogue mais un deuxième texte consacré à l'exposition de la collection d'antiquités paraîtra en 2000 dans un ouvrage indépendant. En 2009, Andreas Mayer prend l'initiative de regrouper les principaux écrits de Marinelli dans un recueil et de porter à la connaissance du public germanophone ce deuxième texte assez court mais plus technique, plus personnel également, adressé à un public familiarisé avec les questions muséales.⁵⁶

Par son rythme le texte de Benjamin ressemble fort à une formule de la kabbale et reste difficile à traduire mais pourrait néanmoins se résumer de la façon suivante :

Contre les présentations plates qui peuvent se décrire dans des mots, le *Trick der Evidenz* est un « truc » qui transcende la perception et fait voir davantage que ce que l'observateur est censé voir et décrire, au sens où on dit « avoir le truc ». L'évidence serait à la fois le résultat du fonctionnement -ça rend évident, ça fait voir- et par ailleurs le procédé lui-même.

On pourrait traduire *Trick der Evidenz* par « astuce visuelle » mais la traduction par « truc de l'évidence » ménage une glose plus subtile a priori. Derrière le mot *Trick* se dessine la notion de superprocédé qu'on ne voit pas agir, qu'on ne connaît pas, mais dont on est certain qu'il existe.

Les expositions qui s'intéressent à la théorie et à tout texte psychanalytique souffrent d'un paradoxe : elles essaient de montrer ce qui se soustrait fondamentalement à la visibilité, et simultanément d'affecter une signification à des objets ordinaires du monde visible.

Une des manières de résoudre ce paradoxe consiste à se saisir de l'illusion monographique d'une unité de la vie et de l'œuvre d'un auteur. Le passage des niveaux se fait sans rupture. Les expositions rassemblent quelques manuscrits illisibles, des photos jaunies, une paire de lunettes ou un cendrier, des témoignages biographiques tenus d'éclairer les théories. Inversement, les textes se « resocialisent » par de telles formes. Pour le visiteur une vision claire se constitue, une sorte d'évidence iconographique mais le moment de surprise fait cependant cruellement défaut.

⁵⁶ Lydia Marinelli, *Dreckige Götter. Eine Ausstellung über Freud's archäologische Sammlung*, in Lydia Marinelli, *Tricks der Evidenz, Zur Geschichte psychoanalytischer Medien*, Recueil de textes publié sous la direction de Andreas Mayer, Turia + Kant Wien- Berlin, 2009, pp. 199-211.

Pour Marinelli la collection d'antiquités devait justement être le point de départ d'une exposition sur les théories freudiennes et devait poser les questions suivantes : une chose qui existe dans les textes peut-elle exister en dehors de l'écrit ? Dans l'affirmative, comment éviter les formes muséales qui débouchent inévitablement sur des représentations académiques et univoques ?

Lorsque Marinelli élabore son dispositif d'exposition, plusieurs formes s'imposent à elle. Une première option fut une exposition historico-culturelle dans le contexte d'enthousiasme pour les antiquités, typique de la fin de siècle. Un tel choix signifiait cependant que la collection n'était qu'un assemblage parmi d'autres qui devait sa notoriété au seul nom de son propriétaire.

L'autre variante reposait sur un recours intensif aux moyens multimédia. Les statuettes auraient été présentées comme les seuls témoins auditifs des analyses de Freud. A l'aide d'une installation sonore les visiteurs pouvaient écouter, devant quelques statuettes, des extraits de notes se rapportant à l'homme aux rats. Mais ce média acoustique se heurtait à une difficulté récurrente. D'une part, les notes de Freud sont des remarques écrites rédigées après des séances, d'autre part le ton adopté par un haut-parleur aurait provoqué une réanimation boiteuse, laquelle aurait suggéré au visiteur le sentiment extravagant et surfait d'être le témoin d'une analyse.

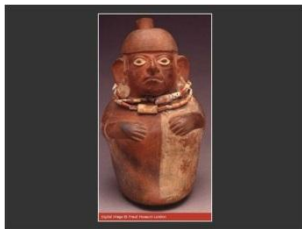
La décision s'orienta vers d'autres formes « d'évidence surprenante ». Ces formes résultaient des correspondances entre les objets et l'espace, entre les objets eux-mêmes et surgissaient aussi de leurs entrelacs avec les textes freudiens. Ces corrélations ne suivaient pas le modèle d'une ordonnance de lecture univoque mais obéissaient au modèle des nœuds de bifurcations ou des « échangeurs » (*Knotenpunkte*) tels que Freud les expose dans la *Traumdeutung*.

Les locaux du musée Freud de Vienne constituent le premier objet de l'exposition. Cependant, les antiquités de la collection ne pouvaient pas et ne devaient pas être présentées dans la *Praxiswohnung* où elles avaient séjourné jusqu'en 1938, mais dans l'appartement privé et dans le cabinet de consultation d'Anna. Ces locaux que Freud avait laissés vides après son départ représentent la seule contribution fondamentalement « authentique » du musée. En conséquence, une mise en scène emphatique aurait tout simplement effacé cet objet original et les événements qui s'y rattachent.



Le média privilégié

est sobre, réduit à des vitrines de verre aux formes épurées. Chacune comprend un axe médian où sont exposés les objets. Tout autour sont disposées des vitrines latérales. Munies de pupitres occupés par des commentaires et des textes, elles maintiennent une distance entre le visiteur et l'objet qui reste toujours au centre. Sur un mode kaléidoscopique les extraits tirés de l'œuvre freudienne affectent une seule et même antiquité ou un petit groupe d'objets à des champs de significations multiples. L'Objet quitte son statut purement esthétique pour intégrer la toile qui parcourt les écrits psychanalytiques.



C'est évidemment le titre de l'exposition, "*Mes Vieilles Divinités Dégoûtantes*", qui la structure et en institue le point de départ. Il en résulte un agencement qui rassemble dans un même voisinage les objets du quotidien avec les plus sublimes, les objets privés de signification avec les objets surdéterminés, comme une sorte de contamination qui s'empare également des techniques muséales.

Il est actuellement difficile de savoir précisément la nature de tous les objets qui ont été empruntés au musée de Londres car une quinzaine d'années après cette présentation il reste peu d'archives accessibles. Dans La Revue Internationale du Modernisme, Richard H. Armstrong écrit en 1999 que l'exposition viennoise parcourt un territoire déjà bien couvert mais qu'elle offre des perspectives plus ouvertes, plus inattendues que les précédentes, présentées aux Etats-Unis, en Australie ou à Bruxelles.⁵⁷ On remarquera par ailleurs qu'il ne retient ni le « *grubby* » de Masson pour traduire *dreckig*, ni le « *dirty* » de Marinelli mais l'adjectif « *filthy* », généralement employé pour désigner un individu totalement dépourvu de moralité. Pour la première fois, un vaste panorama d'objets qui ne relèvent pas du vieux monde occidental ou pour lesquels aucune attention n'était apportée, quittent leur demeure

⁵⁷ Richard H. Armstrong, The Archaeology of Freud's Archaeology : Recent Work in the History of Psychoanalysis, in The International Review of Modernism 3 : 1 (1999) : pp. 16-20.

londonienne : des objets mésoaméricains, des objets de l'ère préhistorique, des pièces également qui ne brillent guère par leur aspect esthétique ou leur valeur marchande et des contrefaçons. L'autre mérite de l'exposition est de remettre en circulation une cinquantaine des quatre-vingt artefacts cédés par Anna Freud lors de l'inauguration du musée et d'offrir un panorama complet de cette petite collection viennoise à la fin du catalogue.

Il est maintenant pratiquement impossible de se représenter tous les détails de cette exposition à partir des quelques traces archivées mais il reste des fragments significatifs qui permettent d'en dessiner les contours. Marinelli avait divisé l'espace en quatre petites salles.

La 1^{re} salle offrait un aperçu, sous la forme d'un commentaire, sur l'histoire de la collection. L'avantage de la première vitrine était de présenter « des objets peu attirants et peu intéressants d'un point de vue esthétique ». Le ton est donné d'entrée...

Un service de table du Kypros (actuellement Chypre) et des lampes à huile romaines peu prestigieuses, sans aucune chance de trouver place dans une collection privée digne de ce nom sont corrélés à des allusions autobiographiques sur la maigre fortune de Freud au début de sa pratique. A l'improviste, le visiteur découvre simultanément un autre fil tendu vers un extrait de l'essai sur la psychopathologie quotidienne. Plus loin, un ustensile de l'espace syro-palestinien, une sorte de curette en forme de main, utilisée dans les rites sacrificiels des anciennes religions attire l'œil sur un exemplaire du livre de William Robertson Smith *Lectures on the religion of the Semites* et sur le passage du livre restitué par Freud dans Totem et Tabou. A ce même objet est affecté un extrait dans lequel Freud déplie sa théorie de l'introjection tiré des *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa : le président Schreber*.⁵⁸

Cette façon de procéder, en tirant plusieurs fils, est programmatique de toute l'exposition.

Bien que les archives soient particulièrement maigres, on sait qu'une autre salle de l'exposition est consacrée à l'amitié fidèle, indéfectible entre Freud et l'archéologue autrichien Emanuel Löwy, spécialiste hors du commun de l'antiquité classique, beaucoup moins connu que Heinrich Schliemann ou Jacob Burckhardt. Après avoir enseigné à Rome de 1889 à 1914 il est nommé à l'université de Vienne par l'empereur en 1918 mais

⁵⁸ S. Freud, [1911], *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoïa (Dementia paranoïde)* (Remarques psychanalytiques d'un cas de paranoïa (Dementia paranoïdes) : Le Président Schreber), in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F, 1954, pp. 263-324.

ultérieurement son enseignement est interdit par les nazis en raison de ses origines juives. Après la guerre, le nom de Löwy tombera dans l'oubli, ainsi que ses écrits et ne sera introduit dans les universités autrichiennes que tardivement et timidement dans les années 1980. Il avait inventé une nouvelle méthode de recherches très peu académique, influencée par les avancées freudiennes, dont la portée politique ne pouvait échapper à personne. Il fut un des maîtres de Gombrich. Il meurt quelques semaines avant l'Anschluss mais une partie de sa famille périt à Theresienstadt entre 1943 et 1945.

Sylviane Lecœuvre 2012.